

MAURICE GIRODIAS

L'AFFAIRE KISSINGER

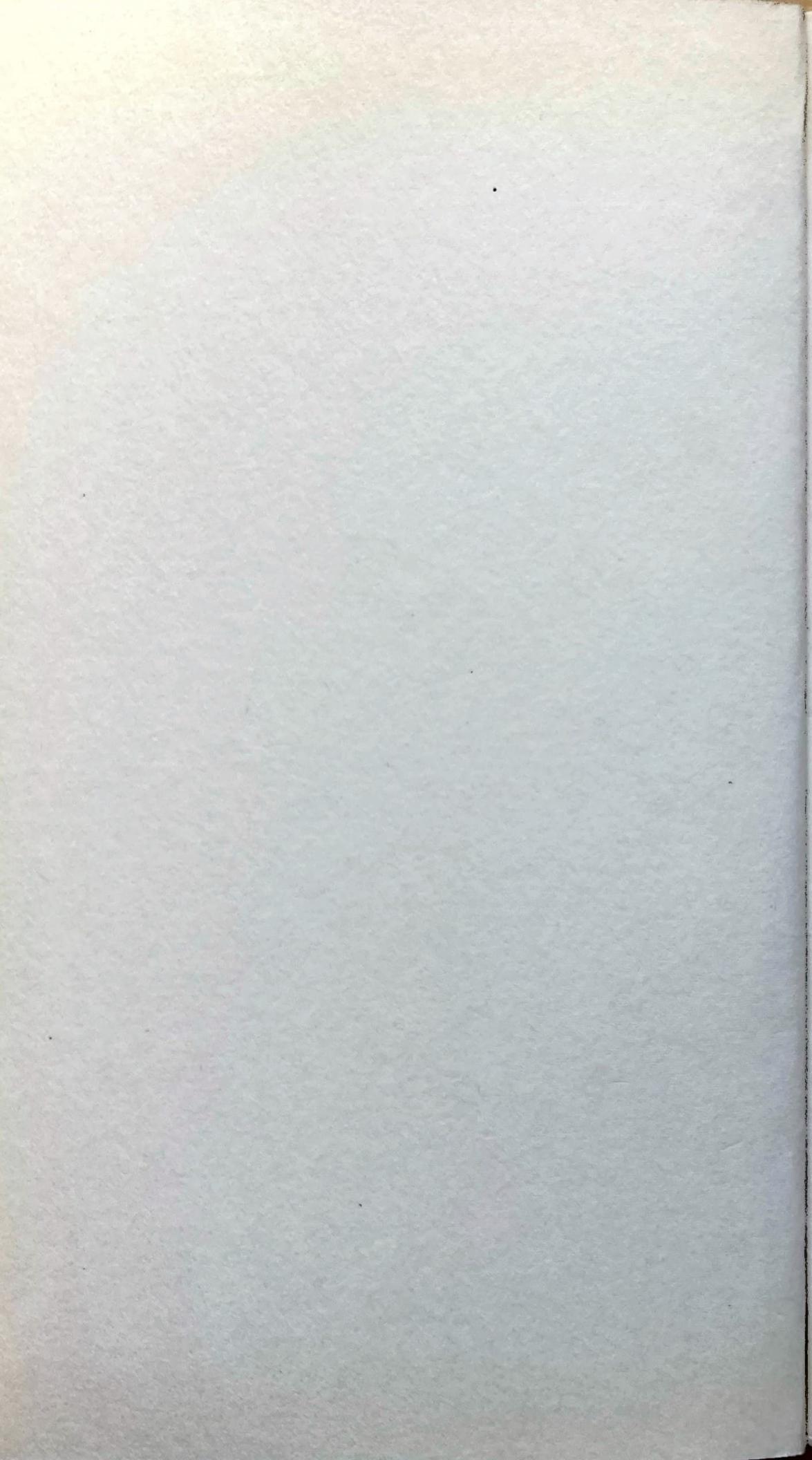
PRÉCÉDÉ DE

GIRODIAS, L'INSOUMIS

PAR PHILIPPE SOLLERS



ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE



L'AFFAIRE KISSINGER

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

Une journée sur la Terre (mémoires)

1. *L'Arrivée*
2. *Les Jardins d'Eros*

La Louve des Cathares (roman), à paraître.

MAURICE GIRODIAS

L'AFFAIRE KISSINGER

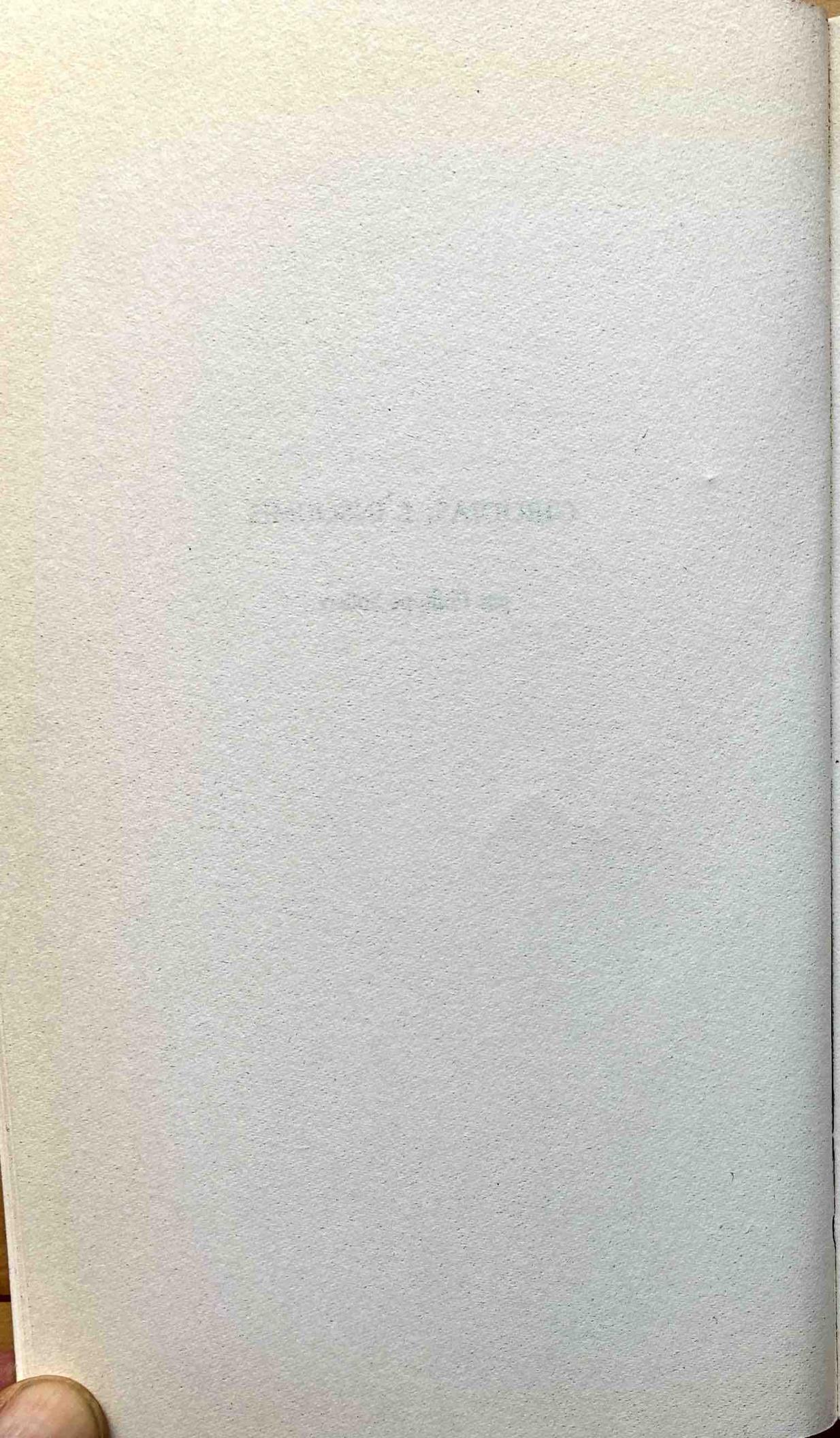
PRÉCÉDÉ DE
GIRODIAS, L'INSOUMIS

PAR PHILIPPE SOLLERS

ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

GIRODIAS, L'INSOUMIS

par Philippe Sollers



Belle vie, Girodias, mort rapide. Elégance, humour, netteté, simplicité, vérité.

Quand je l'ai vu pour la première fois, je m'attendais, à travers sa réputation, à rencontrer quelqu'un d'un peu glauque, contourné, louche : l'Edition ne voulait pas en entendre parler, il était la honte du Milieu. Et j'ai trouvé devant moi un homme vieux-jeune, le parfait yoldie, sec, réservé, un peu étouffé, gentil. Quelque chose de Georges Bataille, l'air dénudé, détaché et brûlé de celui qui a éprouvé le fond.

Innocent, insoumis. Insoumis parce qu'innocent. Irrécupérable. L'Expérience.

J'entends sa voix au téléphone, sans illusions mais chaleureuse : Bonjour.

14 mai 1990 : « Mon cher Philippe ! Reçois avec mon amitié ces mille pages qui te doivent la vie. »

Pourquoi ne pas le dire : ce sera une des fiertés de mon existence d'avoir mis en contact le revenant en tous points fâcheux Maurice Girodias avec l'éditeur d'Une journée sur la Terre, un des plus beaux livres de Mémoires qui soit, l'honneur du métier. Pour-

quoi ? Lumière sur la seule question importante : LA CENSURE.

« Il ne sert à rien de signer des pétitions vengeresses contre les actes de censure bénins ou extrêmes, depuis l'interdiction d'un livre jusqu'à l'élimination d'un peuple : ce genre de gestes ne sert qu'à démontrer l'impuissance du protestataire. En revanche, il faut reconnaître dans l'esprit de censure une composante essentielle de la nature humaine, voire de la Nature elle-même. » *

Oh oui !

« Avec les modèles de conglomérats multimédiaques américains ou japonais, voire soviétiques, on en est arrivé à une perversion absolue du rôle de l'éditeur. Si cette évolution peut se justifier lorsqu'il s'agit de produits industriels de grande consommation, la dépersonnalisation qui en résulte ne peut que conduire au désastre lorsqu'on applique les mêmes méthodes à la création littéraire. Les neuf dixièmes du chiffre d'affaires de l'édition sont réalisés en France par cinq ou six groupes dont l'activité est essentiellement financière et administrative : ni Proust ni Kafka, ni même Henry Miller n'auraient pu survivre dans cette jungle étouffante. » *

N'est-ce pas ?

« Les puritains d'Angleterre ou d'Amérique prétendaient s'attaquer au "vice", mais le "désir" dans son essence était visé. C'était Eros en personne, le bel Eros que l'on prétendait humilié et détruire. » *

* Maurice Girodias, *Une journée sur la Terre*, t. I, L'Arrivée.

Finalement, on en revient toujours là : la lutte de Thanatos et d'Eros dont je n'ai jamais compris pourquoi on la présentait comme égale puisque Thanatos a toujours au moins cent longueurs d'avance. Pulsion de mort aujourd'hui ? Partout présente. Nihilisme ? Spectacle tragico-euphorique mondial. Et vous, là-dedans ? Otage.

Nous continuons, vaguement, à évoquer les vieilles histoires de Madame Bovary et des Fleurs du Mal, comme si elles étaient loin de nous, comme si nous étions devenus plus libres. Mais, sans la perspective Girodias, nous ne saurions pas grand-chose des véritables enjeux de notre siècle (le cas Rushdie, récemment, n'étant qu'un petit commencement de ce qui se prépare). Ces enjeux se passent en anglais d'abord, depuis Ulysse jusqu'aux livres de Miller, avec un point culminant et superbe : Lolita. Les aventures d'Olympia Press (quel beau nom) sont ici des plus éclairantes. Publier en même temps la pornographie de base et Nabokov, Beckett, Genet, Miller, Bataille, Burroughs, Sade, fait que Girodias s'est trouvé au cœur de l'événement qui signale une mutation. Révolution sexuelle ? Défaite de la censure ? Sans doute, mais très transitoires, suivies presqu'immédiatement d'une contre-révolution et d'un déplacement répressif. Le sexe reste interdit sur la plus grande partie de la planète ? Peut-être, mais il est aussi devenu une industrie comme une autre : laideur, stéréotypie, platitude abrutissante, volonté de réduction et d'oubli. Au point que la subversion, aujour-

d'hui (c'était la conviction de Girodias), s'appellerait : mémoire, perfection, beauté — tout ce qui, dans l'ancien monde, représentait la résistance à la vérité sexuelle. Découverte : le puritanisme et l'exploitation violente de la sexualité en clichés sont une seule et même chose, l'esprit religieux et la technique de mécanisation des fantasmes peuvent faire très bon ménage. Plus besoin d'autodafés ou de bûchers, nous avons trouvé mieux que le feu : l'eau qui noie le poisson. En réalité, l'apparition, toujours inattendue, d'un chef-d'œuvre littéraire pouvait sans doute mieux se profiler sur fond de mauvaise littérature pornographique, poursuivie par la loi, que sur fond de mauvaise littérature tout court, encouragée de surcroît (ce qui est le cas maintenant). Ainsi vont les ruses et les retournements du Pouvoir dans sa négation vigilante. C'est la raison pour laquelle la rencontre de la machine à coudre de haute précision Nabokov et du parapluie impassible Girodias sur la table de dissection de l'anti-censure est si intéressante. Elle se situe exactement au point de renversement de notre culture. Et elle a, en tout cas, inspiré cette magnifique déclaration de Nabokov dans une lettre du 10 mars 1957 : « Ma défense du livre, sur le plan moral, c'est le livre lui-même. Je ne ressens en aucune manière l'obligation d'en faire davantage... Et sur le plan de l'éthique, je reste totalement indifférent à l'opinion que peuvent se faire de mon ouvrage les juges tant Français qu'Anglais, ou leurs tribunaux, ou d'une manière générale tous les attardés mentaux qui se

*mêlent de porter sur mon œuvre un jugement quelconque. » **

L'Amérique : je propose de la lire dans Kafka, bien sûr (livre de chevet de Girodias), mais surtout dans le règlement de comptes inouï de Lolita et, maintenant, dans L'Affaire Kissinger. Un des pseudonymes de Kissinger pourrait être Bush, par exemple, et de toutes façons nous ne quittons pas, comme décor, les services secrets occidentaux ou soviétiques, la folie islamique, ou la folie tout court, comme vous voudrez. La subversion, ici, n'est donc plus « pornographique » (cette petite histoire est réglée), mais elle touche ce phénomène omniprésent que Girodias appelle « la pudeur institutionnelle ». Il faudrait dire : le nerf de la mise en scène généralisée. President Kissinger, le livre impossible dont il est question dans ce récit, va précipiter son éditeur dans la déchéance totale, et voilà bien le sujet de notre temps, à New York. Un « grand-père » (Girodias) obligé soudain de se marier avec une Américaine pour retarder son expulsion par les services de l'Immigration (très actuelle, cette affaire d'immigration). Un mariage ? Oui, mais devant un adjoint au maire militant homosexuel, « tant qu'il n'opérait pas en travesti, l'honneur était sauf ». Personnages principaux : les flics, les juges, les avocats, et puis, de nouveau, les avocats, les flics, les juges. Direz-vous que l'Eglise de Scientologie qui

* Maurice Girodias, *Une journée sur la Terre, t. II, Les Jardins d'Eros.*

trame son complot contre un homme seul, nouveau Joseph K., appartient au passé ? Pas du tout, puisqu'un journal français faisait état, récemment, de ses contacts insolites avec le Ministère de l'Intérieur. La Scientologie est un « mélange de freudisme et d'occultisme », une organisation de recrutement transcendental assurant la promotion contrôlée de ses membres, tout cela « très pratique, très américain ». Girodias (« Mon destin est plein d'ironie ») habitait en face de l'immeuble de cette curieuse Eglise (mais désormais tout Business est Eglise), et sa secrétaire, qu'il jugeait si fidèle, passait son temps à envoyer des lettres anonymes contre lui. Sans parler de l'inoubliable Esther Conway, agent de la CIA, qui lui fait, une nuit, une scène de séduction sur un quai abandonné, le temps de lui glisser un peu de marijuana dans la poche, qu'un policier découvrira aussitôt comme par hasard. Procès, prison, caution, vulgarité policière, juges, avocats, de nouveau procès, argent, juges, avocats, argent, argent. « Alors, il paraît que vous voulez publier un livre ? » Scientologie, espions, police, dollars : quelle civilisation merveilleuse ! Comme elle méritera bien qu'on meure un jour pour elle à Money City !

Laideur de Newark, désespoir des interrogatoires, pauvreté des pauvres, comme toujours. Girodias raconte que le papier à lettres d'Henry Miller était orné d'un proverbe brésilien qu'un des juges a été obligé de lire lorsque Miller a envoyé une lettre

défendant son ancien éditeur des temps héroïques :
« Si la merde valait de l'argent, les pauvres naîtraient sans cul. »

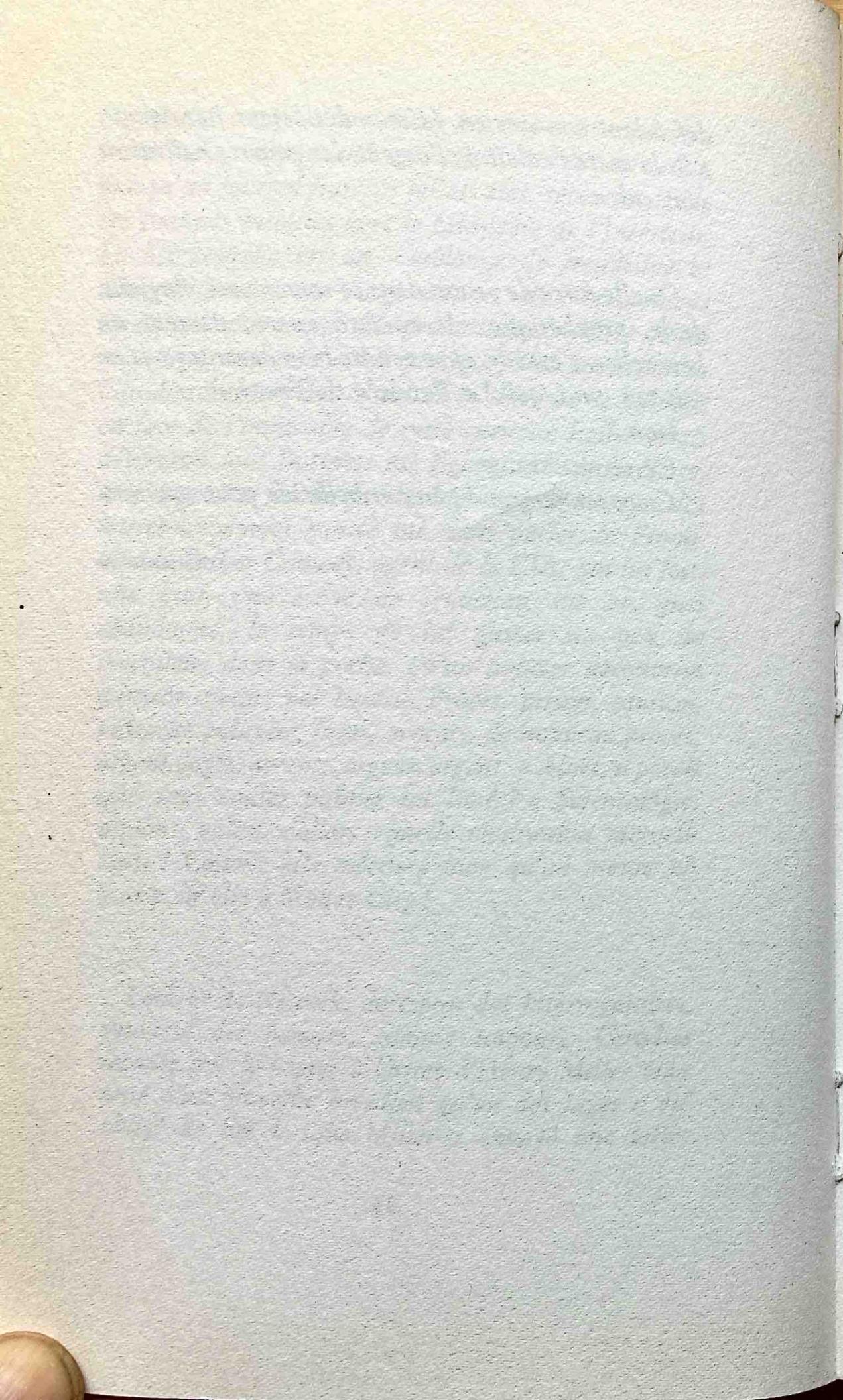
Quelle force de vision dans ce roman vrai, cinglant, drôle, prophétique ! Il va être immédiatement un best-seller, c'est sûr, et se vendre bien davantage, je ne sais pas, moi, que Le Pendule de Foucault...

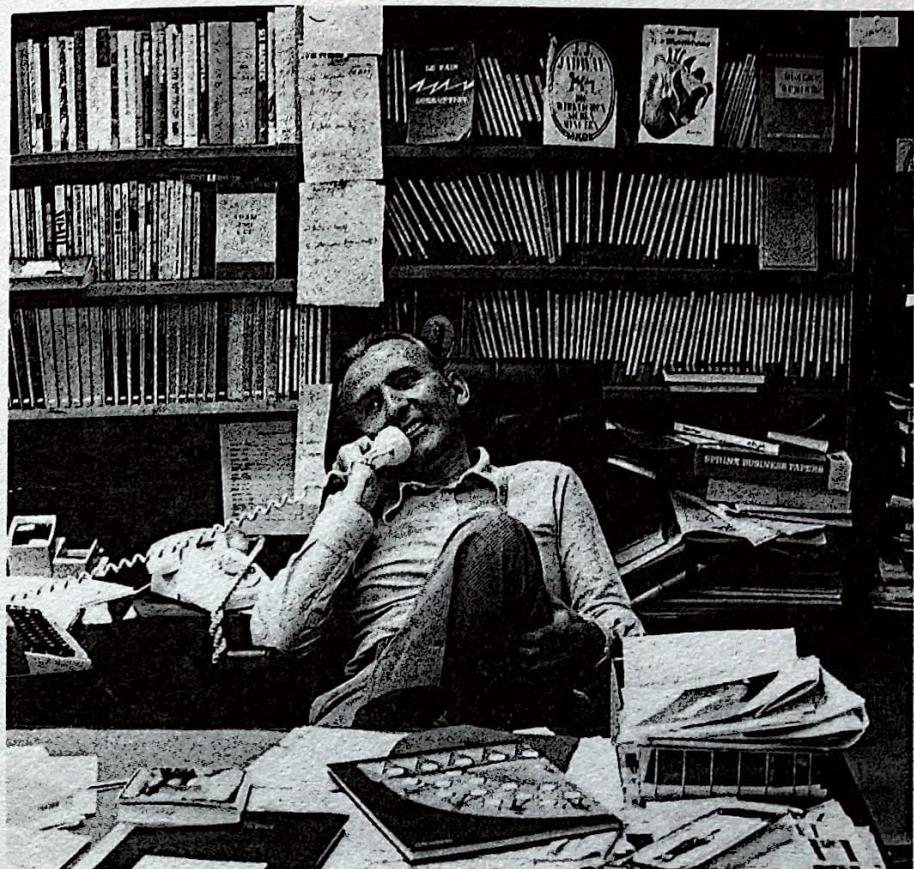
Non ?

Ce serait étrange.

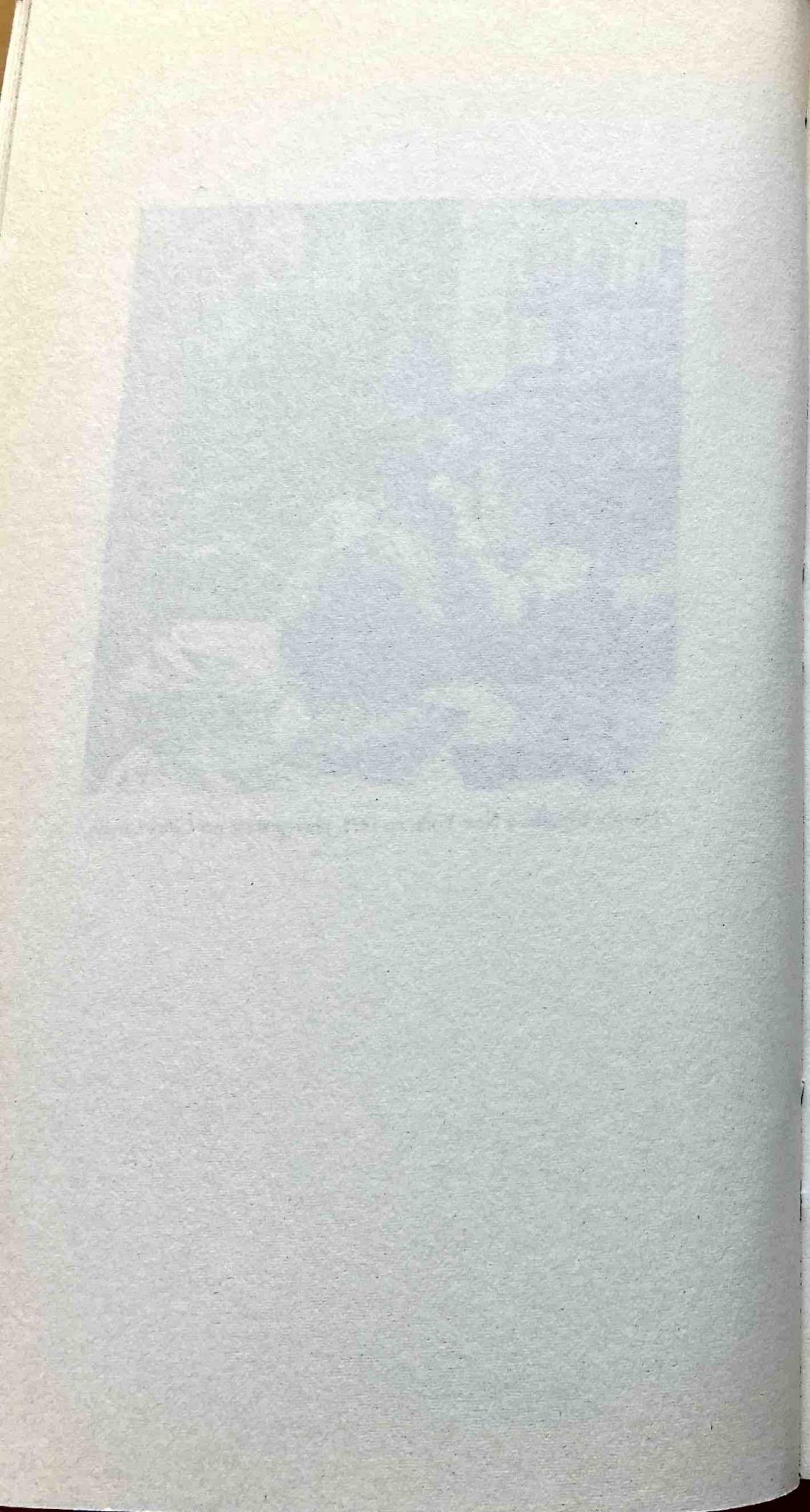
Ciao, jeune grand-père, et belle vie pour toujours.

SEPTEMBRE 1990

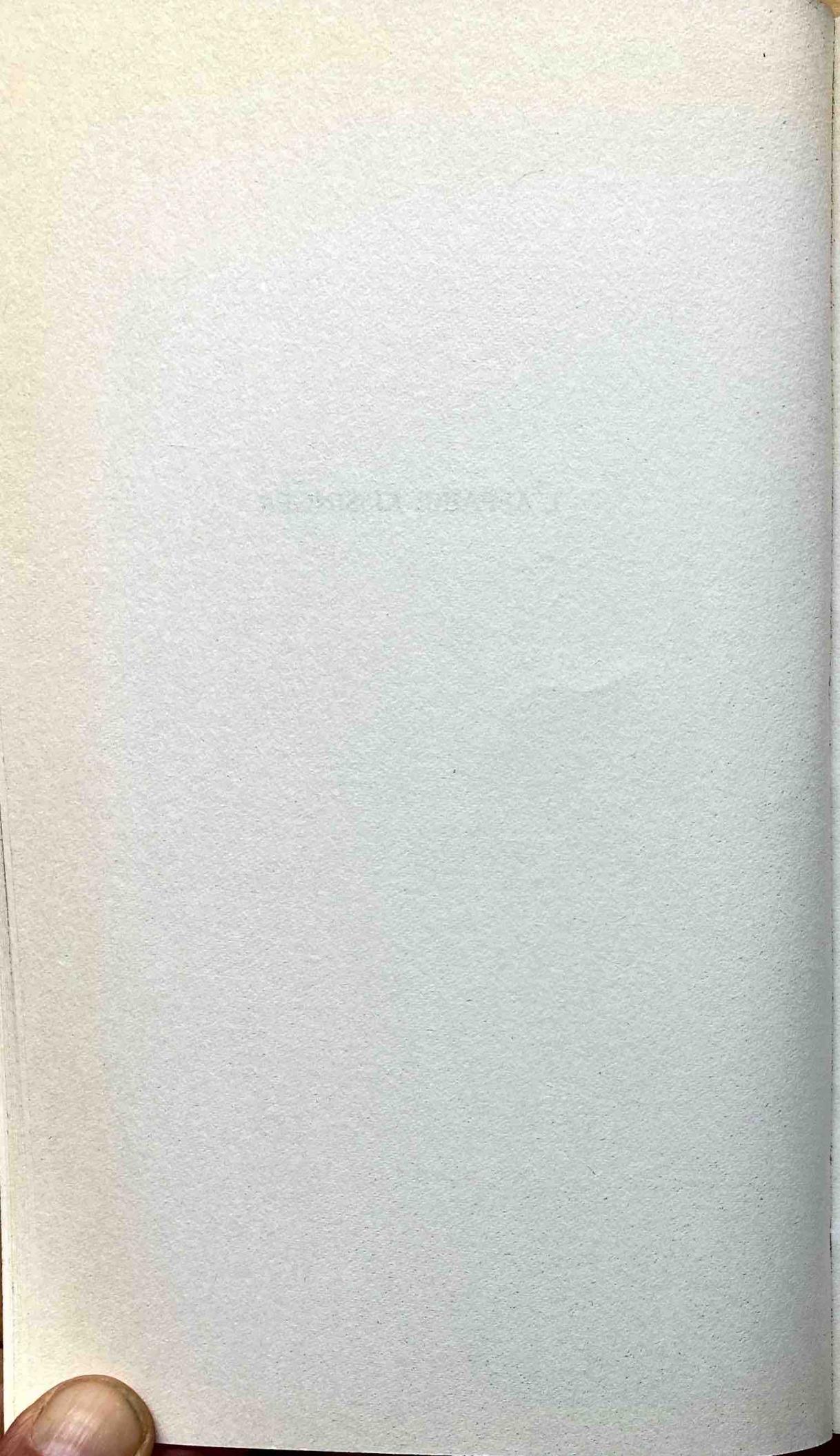




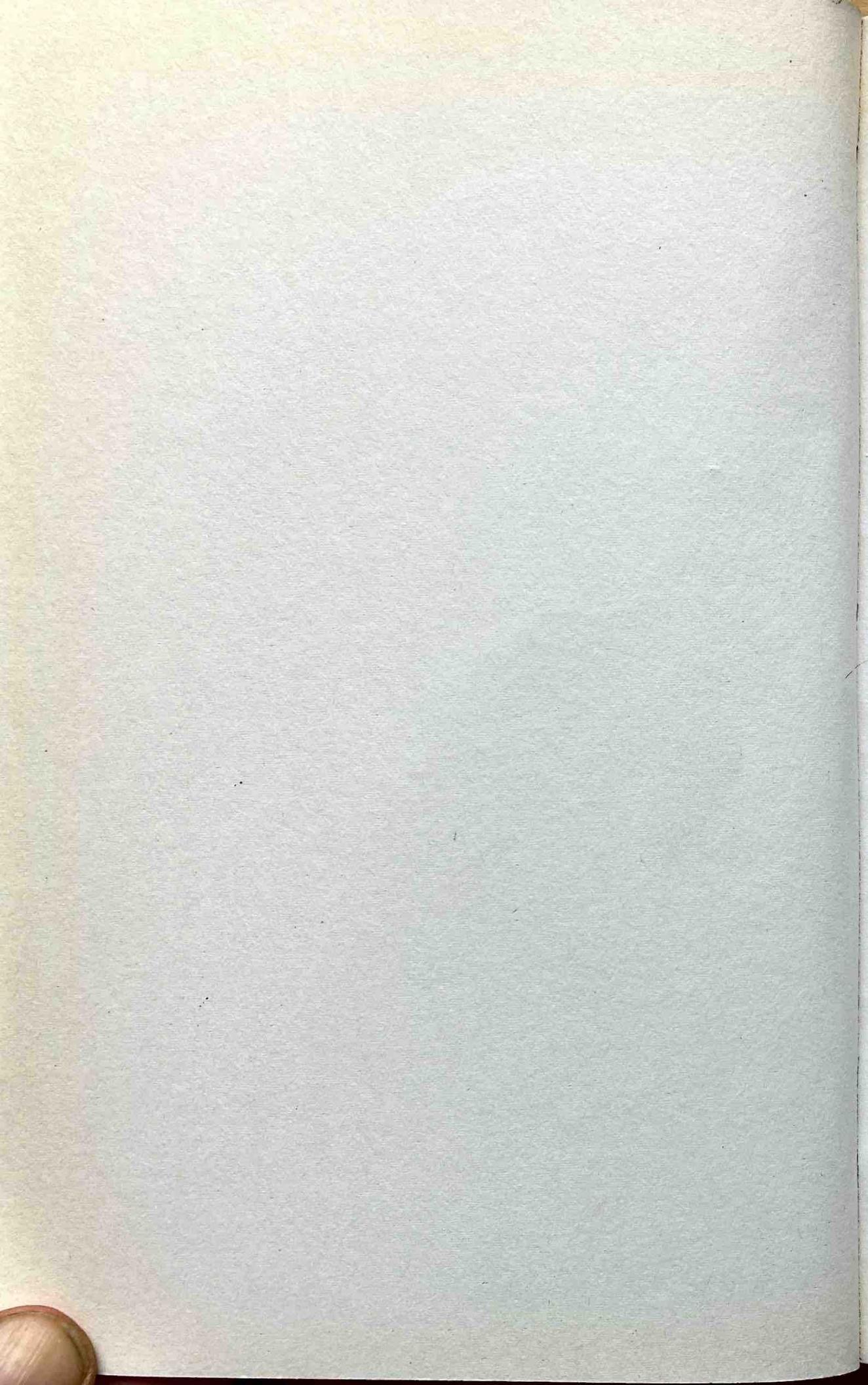
Maurice Girodias à New York, en 1973, photographié par Gilles Larraín.



L'AFFAIRE KISSINGER



Pour Lilla.



Tout a commencé dans ma baignoire, par un bel après-midi, dans les premiers jours de l'année du Seigneur 1974.

New York est parfois belle comme peuvent l'être certaines femmes laides. Il suffit d'une pointe de printemps dans l'air pour que toute la ville soit saisie du plaisir de vivre. J'apprécie particulièrement la brise délicate qui, traversant les portes et les fenêtres grandes ouvertes, m'apporte les rumeurs très lointaines du monde extérieur, montant de Washington Square, onze étages plus bas. Je m'allonge voluptueusement dans les eaux confortables, puise dans la pile de journaux qui jonchent le carrelage et reprends ma lecture.

Chaque fois que je passe à Times Square, j'achète un numéro du *Monde*, daté de l'avant-veille, pour savoir ce que devient mon vieux petit pays... Voilà un article sur le projet d'amendement à la Constitution des Etats-Unis... *Le Monde* s'intéresse à tout...

La Constitution de ce beau pays est pleine d'imprécisions savoureuses dues aux origines de ses rédacteurs, un mélange de paysans sentencieux et de petits avocats idéalistes. Ainsi, aucun citoyen des Etats-Unis ne peut devenir président s'il n'est pas *natural born*. Or *natural born* peut vouloir dire tout ce qu'on veut ; personne ne sait au juste. Cependant, en raison de cette phrase de la Constitution, un grand nombre de leaders politiques importants n'ont pu participer aux tournois présidentiels du passé parce qu'ils étaient nés à l'étranger.

J'allonge le bras et fouille dans la pile pour retrouver un article du *New York Times* que j'ai entraperçu trois jours auparavant. Ah ! voilà. Il est signé par Clayton Fritchey, un journaliste toujours prudent et bien informé, et il s'intitule, tout bonnement : *President Kissinger* ? Son argument est simple : le prestige de Henry Kissinger vient d'atteindre son zénith. Une enquête récente à l'échelle nationale en fait *the most admired man* — non seulement comme homme politique mais en général. Alors que Nixon se noie dans son Watergate, son adjoint préféré est hissé sur le pavois.

La popularité, personne n'en connaît bien les lois ici, mais, quand on la tient, c'est de l'or en banque ; l'argent et la gloire sont rigoureusement interchangeables, quelles qu'en soient la source et la couleur. *On volait* à Kissinger le droit à la présidence ; il fallait l'entendre ainsi. Et parce que la victime supposée de ce vol était *the most admired man*, l'indignation générale était à son comble. On

oubliait complètement que le terme *natural born* était inscrit dans la Constitution depuis deux cents ans.

Mais, pour en revenir à Kissinger, quel personnage étonnant ! Têtu et travailleur comme un vrai Allemand, messianique comme un bon juif, lécheur de bottes comme un réfugié qui a appris l'art de survivre, égocentrique et grossier comme seul peut l'être un politicien américain, et aussi naturellement impérialiste que les plus grands forbans du capitalisme yankee.

Et quelle courbe ascensionnelle ! Réfugié sans le sou, professeur de guerre froide à Harvard, ministre tout-puissant, il avait su se servir de chacun de ses protecteurs comme des marches d'un escalier — Rockefeller l'agité, Nixon le fou, et demain Ford, sans doute...

L'expression *natural born* fait penser à Napoléon, cet autre produit d'une subculture en déroute qui avait une revanche à prendre. On reconnaît la même stratégie impétueuse, la même énergie condensée, la même ambition irrésistible — le besoin d'imposer la marque de sa personnalité à la terre entière.

Ma rêverie est bercée par la clamour indistincte de la foule, qui me parvient par vagues des rues grouillantes d'humanité multicolore, en bas, dans le Village. J'entends la clamour d'un peuple porté par les grands vents de l'histoire... Et, tout à coup, le papier peint exotique qui décore les murs de la salle de bains s'embrase et je vois se former en lettres rutilantes les mots *President Kissinger*.

Quel titre ! Quel livre ! Quelle idée géniale ! Un livre-prédiction, un livre qui construirait le futur en le décrivant, apprenant au lecteur à imaginer son propre avenir. Je tiens l'idée du siècle ! Je vais, à moi tout seul, faire élire le prochain président des Etats-Unis. En électrisant, en canalisant l'opinion publique de la manière la plus simple. Il suffisait d'y penser : il s'agit d'adapter à la politique les méthodes de la science-fiction. Je pourrais appeler ça *political fiction*.

En bas, la clamour populaire s'enfle en ovation éperdue...

Kissinger sera le premier président juif des Etats-Unis et le Napoléon du xx^e siècle. Mais attention : il sera l'empereur de la paix, de la paix universelle — c'est là ma suprême astuce : je vais faire élire mon candidat et, en outre, opérer simultanément sa reconversion totale, en projetant devant ses yeux, dans mon livre, le seul correctif qu'on puisse imaginer à l'erreur napoléonienne. Il n'appuiera pas sa gloire sur des armées victorieuses mais au contraire sur la libération des hommes et des peuples, sur la fondation de la société nouvelle. Il sera le premier grand unificateur de la planète. Il faut avant tout qu'il sorte de sa turpitude politique actuelle, qu'il ait une vision irrésistible de sa vraie grandeur ; c'est possible — à condition qu'il m'écoute ! Je lui donne deux ans pour se réformer complètement, de l'été 1974, date de parution du livre, à l'été 1976, au cours duquel se décidera l'élection présidentielle du bicentenaire.

Ma vision se précise. Après Watergate et le massacre politique qui suit la fuite de Nixon, le pays est profondément divisé, les institutions sont menacées. Aux élections de 1976, un grand courant d'opinion secoue le pays : seule l'union sacrée peut le sauver du désastre — en commençant par la réconciliation des deux partis, démocrate et républicain. Le républicain Kissinger est porté à la présidence avec le démocrate Teddy Kennedy, comme vice-président. En fait, la fonction qu'exerce Kennedy est celle de co-président, car il a l'entièvre responsabilité du gouvernement du pays, tandis que Henry bâtit, à l'extérieur, les institutions de la société internationale de l'avenir.

Je tiens mon lecteur en haleine avec une série de crises spectaculaires, toutes symboliques de la transformation planétaire qui est en train de s'accomplir. Le tiers monde pétarade un peu partout ; la Chine et l'U.R.S.S. sont prêtes à s'empoigner quand la diplomatie éclair de notre héros écarte la catastrophe. Teddy, lui aussi, doit faire face à des événements extraordinaires à l'intérieur du pays. Toutes sortes de jeunes et de réfractaires revendiquent le droit de s'installer dans des enclaves autonomes, comme les Indiens dans leurs réserves. En 1978, les femmes se soulèvent, enflammées par des leaders nouveau style qui veulent démanteler le Pentagone et arrêter toutes les industries de guerre, quoi qu'il puisse en coûter à la puissance nationale. Pendant ce temps, au Proche-Orient, la politique de Henry amène les Juifs et les

Arabes à former la grande fédération pansémitique dont nul n'aurait jamais osé rêver quelques années plus tôt. Le monde comprend que l'Amérique mène le jeu et ouvre les portes de l'avenir à toutes les nations...

Ces perspectives se déploient à l'infini. Je vois des années de bouleversements et de conquêtes, tous les miracles qu'on peut attendre de la foi des hommes quand ils entendent la voix du prophète.

La porte de l'appartement a claqué : Lilla rentre de ses cours — elle est en première année de médecine à la faculté de l'Etat de New York, à Brooklyn.

J'émergeais de ma baignoire, pénétré de ma vision comme après l'audition d'un opéra de Richard Wagner. Mon amour ! Je t'avais oubliée ! Ma révélation politique m'a frappé si fort que j'en ai perdu de vue, l'espace d'un instant, l'autre révélation de ma vie, bien plus précieuse : je suis amoureux ! Après toutes mes tribulations, voilà qu'à cinquante-quatre ans, ce bonheur m'est donné une fois encore, cette grande découverte vibrante que, cette fois-ci, je sais éternelle... Elle entre, laisse glisser de son épaule le lourd sac de livres, nous nous étreignons dans un grand soupir, et dans l'eau du bain.

« Ah, tu arrives à temps ! lui dis-je en reprenant mon souffle. J'avais justement besoin qu'une déesse blonde entende le récit des événements qui viennent

de se dérouler dans cette baignoire... C'est une bonne chose que ce soit toi. »

Et je lui exposai mon projet : un livre intitulé *President Kissinger*.

« C'est de la folie ! Tu sais pourtant bien quel genre de type c'est, ce Kissinger. Comment peux-tu croire vraiment que... ? »

Je lui expliquai mon idée sur la conversion de Kissinger. Elle eut l'air de trouver ça drôle, et elle me dit : « Tu es complètement fou, mon vieux, mais je suppose que c'est pour cette raison que je t'aime... Ça doit être l'eau de ton bain qui te monte au cerveau, il va falloir que je te confisque cette baignoire. »

« Mais non, je ne suis pas fou du tout. Voyons, écoute... » Tout feu tout flamme, je lui dressai un vaste tableau de l'avenir tel que je le voyais.

— Lilla, tu le sais bien, nous sommes au début d'une ère de transformation. Le capitalisme va s'écrouler de l'intérieur, miné par le doute, la saturation et l'ennui. Les grandes villes sont usées, condamnées ; elles seront peu à peu remplacées par une civilisation rurale, proche de la nature, de la réalité. On mettra fin à la surproduction, à la course aux armements, à toutes ces folies. Les artistes deviendront des artisans et créeront pour tous des objets parfaits, rares et gratuits, pour les besoins de la vie quotidienne. L'homme, enfin... Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis : as-tu pensé à la nourriture des chats,

mon petit Momo ? C'est oui ou c'est non ? Si c'est non, il faut que je redescende.

— Ah, oui, les chats... Euh, non ! Désolé, je n'y ai pas pensé.

— Hmm... J'aurais pu m'en douter. Bon, je descends. As-tu quelques dollars ? Je n'ai plus rien du tout, moi... Oh ! dis, si l'on sortait pour dîner, ce soir ? Les nouilles et les pommes de terre, hein, on les a assez vues. Ecoute, Momo, c'est complètement idiot : on habite dans un immeuble de luxe avec des portiers partout, qui vous regardent de travers, et l'on vit comme des clochards. Tu ne trouves pas qu'il faudrait que ça change un peu ?

— Ah, mon amour ! Comme tu es terre-à-terre ! Me dire ça à moi, au moment même où je viens d'inventer ce truc terrible qui va nous apporter la fortune en un rien de temps. Vraiment, tu ne vois pas ce que je veux dire ? Ce sera le plus grand *best-seller* de tous les temps. Ça fait six mois que je me débats comme un fou pour lancer Freeway Press sans argent. Tout le monde me dit que c'est impossible ! Eh bien ! pas du tout, c'est possible ; tout est possible avec une idée, une seule idée, comme celle-là. *President Kissinger*, quel titre formidable ! Tu ne trouves pas ?

— Maurice, j'ai faim, les chats ont faim. Et toi, tu n'as pas faim ?

— Mais si, bien sûr ; allez, on sort, on va faire la fête. Attends, laisse-moi compter mes dollars. Ah, ces dollars, ces dollars !...

Quelle confusion ! Je me suis jeté tout à trac dans mon histoire sans même prendre le temps de me présenter.

En ce printemps de 1974, j'émergeais à peine d'un des bas-fonds de ma carrière d'éditeur, qui fut longue et singulièrement agitée. Mon père, Jack Kahane, quittant Manchester, sa ville natale, avait débarqué en France, en 1914, avec l'idée d'y mourir romantiquement. La mort ne voulant pas de lui, il épousa Marcelle Girodias, fille d'un *self made man* bâtisseur d'empires. Je naquis en 1919, enfant franco-anglais, judéo-chrétien, promis aux paradoxes et aux outrances. Mon père, dont la santé avait été ruinée par la guerre, végétait en écrivant un peu. Au début des années 1930, il fonda une petite maison d'édition à Paris, Obelisk Press, pour y publier en anglais des œuvres interdites par la censure puritaire qui sévissait à l'époque en Amérique et en Grande-Bretagne. En revanche, en France, pays de la liberté, le mot censure était inconnu (combien de Français s'en souviennent-ils encore ?). La France était devenue la capitale artistique du monde entier, grâce à ce climat de liberté qui permit également à mon père de publier les premiers livres de Henry Miller, de Lawrence Durrell, d'Anaïs Nin.

La perspective d'une Seconde Guerre mondiale terrassa mon père, qui se suicida en avalant une bouteille de cognac, le 3 septembre 1939. En 1940, m'étant maintenu à Paris dans des conditions invraisemblables, je fondai sans capital les Editions

du Chêne, dont la réussite fut miraculeuse. J'étais sans expérience, amoureux, végétarien et théosophe ; j'avais vingt et un ans et je vivais dans un rêve.

Après la guerre, je fus poursuivi en diffamation par Félix Gouin, président de l'Assemblée constituante, pour avoir publié le pamphlet d'un ancien ministre du Ravitaillement, Yves Farge, dénonçant les collusions entre certains milieux gouvernementaux et les princes du marché noir, qui avaient grassement survécu à la Libération : Gouin fut débouté et ma victoire me fit de solides ennemis. Peu de temps après, le gouvernement engagea des poursuites contre la version française, fraîchement publiée, des principaux livres de Henry Miller : c'était la première tentative d'un gouvernement français (excepté celui de Pétain) pour établir une censure morale et artistique depuis *Les Fleurs du mal* et *Madame Bovary*.

Devant les protestations de la presse, le parquet fit machine arrière et abandonna les poursuites. L'affaire Miller fut encore une victoire à la Pyrrhus, non seulement pour moi mais pour la liberté d'expression en France. Le gouvernement inventa un vaste système de répression qui engendra une vague de curiosité malsaine pour tout livre interdit par décision gouvernementale. Tous les retraités du marché noir eurent l'idée d'exploiter la situation. La pornographie devint une réalité nouvelle grâce à l'action gouvernementale dont le principal objectif était de multiplier les flics et d'encadrer moralement

et politiquement la population.

Pendant ce temps, j'avais perdu les Editions du Chêne et j'étais devenu le dernier des clochards : à trente ans, j'étais un homme fini. Trois ans plus tard, en 1953, je me réveillai et décidai de reprendre la formule essayée par mon père dans les années 1930. Je montai, toujours sans capital, une petite maison d'édition de langue anglaise, Olympia Press, grâce aux crédits de deux imprimeurs aventureux. Le succès fut instantané. Miller, Nabokov, Beckett, Burroughs... je multipliais les découvertes. *Lolita* fut interdit par le gouvernement français, sur la proposition de mes ennemis de la Brigade mondaine. J'attaquai cette décision au tribunal administratif. Je gagnai mon procès, hélas, au début de 1958 — juste avant le retour au pouvoir de de Gaulle.

Le Conseil d'Etat renversa la vapeur et confirma l'interdiction de *Lolita* sur appel du ministre de l'Intérieur : désormais, j'étais catalogué ennemi public numéro un. Cependant, *Lolita* paraissait en français chez Gallimard (l'interdiction ne portant que sur la version anglaise), et dans une édition américaine à New York, où ce livre devenait la première œuvre de ce genre à franchir la barrière de la censure anglo-saxonne, ouvrant ainsi la voie à l'abolition progressive de celle-ci.

Lolita triomphant aux Etats-Unis, le ministre de l'Intérieur fut obligé d'annuler son interdiction idiote. Il jura ma perte, ce dont je me moquais éperdument, car j'étais en train de faire fortune grâce à *Lolita*.

Avec tout cet argent américain, je décidai de réaliser un vieux rêve, de monter ce que j'appelais confusément un bistrot, un endroit où je pourrais traiter mes amis sans avoir à faire moi-même la cuisine. Ce projet prit forme graduellement, près de la place Saint-Michel, et La Grande Séverine fut inaugurée en 1959. Sa carrière fut marquée à chaque instant par la gloire et par l'horreur. Je n'étais pas né pour ce métier : je buvais mon fonds, je battais la campagne, j'inventais des décors et des attractions impossibles à amortir, et je me ridiculisais de manière grandiose. Mais j'étais amoureux de ma création comme si c'était la plus belle femme du monde, dont j'aurais été à la fois l'amant et le père.

La Grande Séverine trépidait de vie à tous les étages. Dans les caves anciennes alternaient les concerts de musique de la Renaissance et les folies brésiliennes de la Batucada, où Marpessa Dawn faisait son numéro « *Orfeo Negro* ». Au premier, il y avait le « *Blues Bar* », où Mae Mercer réunissait les stars du jazz et du *rock'n'roll*. Au rez-de-chaussée, « *Chez Vodka* » vibrait de toutes ses balalaïkas et rayonnait du charme juvénile de ses animateurs musicaux. Marc de Loutchek et Olga Potemkine... Je me couchais, saoul perdu, à cinq heures et me levais deux heures plus tard pour me précipiter à la banque et tenter d'éviter la catastrophe financière, repoussée jour après jour par des moyens inavouables.

Dans la journée, je m'occupais d'Olympia, qui n'était plus qu'un spectre, tous mes livres étant

régulièrement interdits et moi-même poursuivi pour avoir publié des romans que le juge ne pouvait lire, puisqu'il ne comprenait pas la langue anglaise. Pourtant, il me condamnait systématiquement à trois mois ferme... Je faisais appel. Pendant ce temps, tous mes auteurs étaient récupérés par des éditeurs américains, maintenant que, en grande partie grâce à mon beau travail, la censure américaine s'était finalement écroulée dans la poussière, vaincue par le ridicule... Tandis que je sonnais désespérément du cor au col de Roncevaux, les éditeurs de New York gagnaient des millions de dollars en exploitant mes découvertes.

Puis j'eus l'idée de créer un café-théâtre dans les caves de La Grande Séverine. Quelques spectacles pas très subversifs de Boris Vian s'y succédèrent. Au bout de cinq ans, ma situation financière semblant se stabiliser, je décidai, par pure espièglerie, de monter une adaptation pour la scène de *La Philosophie dans le boudoir*, de Sade. Elle fut écrite par mon frère, Eric Kahane, et montée, merveilleusement, par Nicolas Bataille. Pierre Clémenti et Elisabeth Wiener y firent leurs débuts. Ce glorieux spectacle dura cinq soirées, émut le Tout-Paris et donna enfin à la Brigade mondaine l'occasion de m'éliminer définitivement.

Le préfet fit fermer « jusqu'à nouvel ordre » La Grande Séverine et mes soixante-dix cuisiniers, musiciens et autres troubadours se retrouvèrent sur le trottoir, victimes par ricochet et à retardement du Divin Marquis. Les créanciers se découragèrent et

mirent mes affaires en faillite. Une fois de plus, j'avais tout perdu... Alors que je me débattais ainsi, inutilement, j'avais laissé passer l'occasion de quitter Paris et de m'installer en triomphateur à New York. C'eût été facile en 1960 : en 1964, il était trop tard — je n'avais pas encore compris combien les réputations et les modes s'usent vite en Amérique. Finalement, je créai à New York une pâle réplique d'Olympia, puis plusieurs branches dans divers pays d'Europe : Grande-Bretagne, Allemagne, Italie et même en France, où la collection que j'avais montée en association avec Christian Bourgois, Marie Concorde, fut instantanément interdite. La justice française a la mémoire longue et la dent dure.

Mon Olympia Press new-yorkaise mordit la poussière en 1972. Le dernier livre publié avait été consacré à la scientologie, le prototype et l'ancêtre des innombrables sectes qui foisonnent aux Etats-Unis, et dont l'unique mission est de soulager les crédules de leurs économies. Je ne vendis jamais plus que quelques douzaines d'exemplaires de cet excellent ouvrage, *Inside Scientology*, auquel nul ne s'intéressa en dehors des « scientologistes », qui déclenchèrent une formidable offensive en Amérique et en Grande-Bretagne.

A peine le livre annoncé, les scientologistes m'avaient proposé un marché : retirez le livre, détruisez-le, et nous saurons payer le prix. « Je ne mange pas de ce pain-là », avais-je répondu fièrement. Ils essayèrent aussitôt d'en empêcher la publication en entamant des actions en diffamation,

à Londres et à New York. Ils les perdirent, mais au même moment des événements beaucoup plus graves pour mon avenir d'éditeur se déroulaient.

Une mystérieuse circulaire polycopiée sur notre papier à en-tête avisait plusieurs milliers de libraires britanniques que l'Olympia Press de Londres était en butte à des poursuites judiciaires et allait fermer boutique. Simultanément une campagne de lettres signées de noms fantaisistes déchaînait contre nous les fins limiers de Scotland Yard.

Prise entre deux feux, l'Olympia de Londres mordit à son tour la poussière. Je dus vendre le peu qui me restait pour survivre et essayai de monter une nouvelle affaire. Une assez grosse maison de distribution de New York, Kable News Company, m'offrit alors de m'aider à créer une nouvelle entreprise d'édition *mass market*, comme on dit dans ce pays.

J'acceptai, malgré les dangers de l'entreprise. Kable m'avançaît de quoi payer les factures de l'imprimeur et je devais financer le reste moi-même, avec de l'argent que je n'avais pas. C'est ainsi que naquit Freeway Press, à la fin de 1973. Mon expérience américaine, jusque-là, avait été largement négative ; pourtant je demeurais convaincu que, malgré tout, l'Amérique se révélerait être un jour le pays de l'avenir. D'autant que je venais de tomber amoureux pour de bon, et d'une vraie Américaine d'Amérique. Nous ne nous étions pas mariés parce que nous méprisions les rites de la légalité. Quelle importance cela avait-il ? Nous

étions l'un et l'autre plus heureux que nous n'avions jamais rêvé de l'être. La paperasse matrimoniale eût été une insulte à la liberté, à l'amitié et à l'amour.

Mon *President Kissinger* m'imposait deux conditions préalables : convaincre le distributeur et trouver un auteur génial, pas cher, et assez imaginatif et souple pour travailler dans le sens que je lui proposerais.

J'ai donc repassé mon costume pour rendre visite à ces messieurs de Kable News, après avoir demandé audience dans les formes. Quand j'arrivai à leur trentième étage, je dus attendre qu'ils aient fini de prendre leur café du matin et d'échanger les derniers potins : il est d'usage de faire attendre les quémandeurs.

Ils étaient quatre : John, le président de la société, Danny, qui représentait les propriétaires et financiers de ladite société, Bob, le chef des ventes, et Sid, le directeur financier. J'exposai mon affaire ; il était difficile de parler avec tout l'enthousiasme voulu car chacun d'eux tirait sur son cigare d'un air absent en regardant par la fenêtre. Il ne se passait rien de spécial au-dehors, les oiseaux ne volant que rarement à cette altitude, mais c'était une façon que chacun avait d'attendre que l'un des trois autres émette une opinion. Ce mode de direction collégiale faisait perdre beaucoup de temps. Finalement, John demanda :

— Ce sera cochon ?

— Euh, enfin non, pas précisément. Pas du tout. C'est un livre amusant, bien sûr, mais sérieux, un livre politique...

— Mais, coupa Bob, Kissinger, il sort avec des filles, non ?

Je compris qu'il fallait jouer cette carte puisqu'ils étaient incapables de comprendre autre chose.

— Bien sûr, ce serait impossible de parler de Kissinger sans mettre quelques starlettes dans le tableau ; mais il ne faut pas insister trop lourdement, enfin, il ne faut pas prendre de risques.

— Mmph, dit Danny, l'homme dont tout dépendait. Ça m'a l'air douteux. Les livres qui concernent Kissinger ne se vendent pas bien. Comment s'appelait celui qui a paru l'année dernière, Bob ?

— *Superkraut*, Danny.

— Ah, oui ! *Superkraut*. Ça n'a pas été un four mais ça n'a pas été un *best-seller*. Enfin, Maurice est un type formidable, paraît-il, un grand éditeur et tout. S'il met une fille ou deux dans son histoire, peut-être que ça marchera. Moi, je ne suis pas contre, enfin.

Ouf !

Pour l'auteur, j'avais une idée : deux types m'avaient apporté un manuscrit assez fou de géopolitique futuriste. Monroe Rosenthal et Don Munson étaient des écrivains amateurs pleins d'idées intéressantes. Je les invitai à venir me voir et leur fis part de mon projet. Ils passèrent de

l'ébahissement à l'ironie et, de là, à l'intérêt spéculatif, à l'enthousiasme et au délire, en l'espace de quelques minutes. Nous nous mêmes d'accord sur le contrat, qu'ils signèrent avec des mines fébriles. Pour eux, seul importait le fait d'être publiés, un vieux rêve qui se réalisait tout à coup dans des conditions vraiment imprévues.

Don se racla la gorge et me dit :

— Dis donc, Maurice, à propos de cette garantie de 2 000 dollars que tu nous donnes, dans l'article 4. Pourrais-tu nous verser une avance là-dessus tout de suite ?

— Bien sûr, dis-je. J'avais prévu de vous faire un chèque de 500 dollars. Ça va ?

Ils en restèrent bouche bée. Ils connaissaient ma situation quasi désespérée et ils se doutaient bien que je m'adressais à eux parce que je savais qu'ils n'avaient pas besoin d'argent. Ils étaient émus de me voir jouer le jeu aussi bravement ; ils en avaient presque les larmes aux yeux. Je m'apprêtai à signer ces chèques qui allaient épuiser mes derniers fonds à la banque, quand Don, après avoir consulté Monroe à voix basse, me demanda :

— Pourrais-tu le faire payable à nous deux conjointement ? Avec nos deux noms sur le chèque ?

— Je crois que c'est légalement possible ; mais pourquoi ?

— Ah ! c'est difficile à dire mais pour nous, Monroe et moi, ce chèque représente plus que de

l'argent, tu comprends. Même s'il n'est pas valable, ce sera un tel souvenir...

Leur bonne volonté était absolue, touchante et même encombrante. Hélas ! un mois après, je dus bien constater que leurs capacités rédactionnelles n'étaient pas à la hauteur. Je perdais du temps, le projet n'avancait pas, je m'arrachais les cheveux. Finalement, je leur annonçai que j'allais leur adjoindre des coauteurs plus efficents. Ils me répondirent qu'ils comprenaient parfaitement, qu'ils feraient tout ce que je leur demanderais à condition que leurs noms paraissent sur la couverture du livre.

J'embauchai donc deux coauteurs et je me mis moi-même à rédiger furieusement. Il s'agissait de Marco Vassi, l'un de mes anciens auteurs érotiques, doué d'un bon style et d'une imagination fertile, et de Susan Wasserman, la femme de Harold, mon avocat, une mère de famille féministe et moderne, qui avait été rédactrice professionnelle. Nous étions donc cinq coauteurs désormais. Marco se révéla totalement inefficace — après avoir encaissé lui aussi son chèque de 500 dollars. Susan et moi fournissions tout le travail, mais je ne m'en plaignais pas trop, car je m'amusais énormément et cela me donnait le contrôle de ma propre mythologie politique. Le livre prenait tournure.

Sur le front Kable News, les nouvelles étaient bonnes. Bob me téléphona pour me le confirmer, au début d'avril.

« Tu sais, on a fait des sondages, me dit-il, et les

réactions sont excellentes. J'ai déjà de nombreuses commandes, peut-être que tu as mis dans le mille avec ton élucubration. Tout le monde dit que *President Kissinger* est un bien meilleur titre que *Superkraut*. »

Je voudrais qu'il l'oublie, ce *Superkraut*. Pourtant je ne peux lui en vouloir. Ce lourdaud connaît son métier : il sait vendre les livres et je ne lui en demande pas davantage.

Les semaines passaient à une vitesse folle, les commandes pour *President Kissinger* s'accumulaient et le manuscrit était chez l'imprimeur. La délivrance approchait ! Il était temps, car ma situation financière était de plus en plus désastreuse. J'allai exposer mon problème à Kable. Les quatre augures tirèrent sur leurs cigares en me regardant avec affection, et Danny répondit gentiment à ma requête.

« Eh bien, voilà, Maurice. Pour l'instant, notre commande reste limitée à cent mille exemplaires, mais, bien sûr, ce n'est encore qu'à titre expérimental. Ce livre va faire un malheur. Dès que le premier tirage sera expédié aux grossistes, nous serons en mesure de te passer une *vraie* commande. Il est encore trop tôt pour fixer un chiffre ; dis à l'imprimeur de se couvrir question papier... Et pour l'argent, bien sûr, nous te donnerons une avance spéciale de 10 000 dollars. Tu es content, ça va ? »

Cet argent tombait comme une averse en plein

Sahara. Hélas ! ce n'était pas une averse, plutôt une goutte d'eau... mais enfin, c'était un signe précurseur indiscutablement faste. Je remerciai et me levai pour partir, quand John m'arrêta :

« Dis donc, on vient encore de recevoir des lettres anonymes à ton sujet. Ça fait je ne sais combien de poulets de ce genre que nous recevons ce mois-ci, et autant le mois dernier. Qu'est-ce que c'est, cette histoire ? Il doit y avoir quelqu'un qui veut te faire des ennuis, hein ? Une petite amie que tu as laissée tomber, peut-être ? Fais quelque chose, c'est énervant, à la fin. »

Ces lettres anonymes étaient une plaie, en effet. Tout le monde en recevait : les fournisseurs, les auteurs, la banque, le propriétaire à qui je devais près de six mois de loyer... Le plus grave était qu'elles contenaient toujours, parmi toutes sortes de divagations, un détail précis, vrai et vérifiable, qui leur conférait un air d'authenticité, comme si tout ce qui se passait dans le bureau était enregistré... S'il était facile d'imaginer d'où elles venaient, ça l'était moins d'en coincer les auteurs ! Apparemment, il n'y avait pas de microphones cachés ; comme je savais bien que notre téléphone était surveillé, nous nous en servions avec circonspection. J'en étais arrivé à me dire qu'un espion rôdait parmi nous. Soupçon idiot, infâme, démoralisant. Autant m'accuser moi-même ! Il ne pouvait pas y avoir de traître dans une équipe comme la nôtre. C'était impossible !

Un après-midi, Carol, ma gentille secrétaire, m'appela par l'interphone et me dit qu'un type des services de l'Immigration désirait me parler personnellement. Je pris la communication, en m'interrogeant sur ce que ce personnage pouvait bien me vouloir. Avait-il reçu une lettre anonyme, lui aussi ?...

Il me demanda quelle était la date de ma dernière entrée aux Etats-Unis. Je lui répondis :

— Vers la fin octobre 1973.

— Bon, dit-il, ça recoupe la date que j'ai notée : le 28 octobre 1973. Sur la fiche d'immigration, je vois que c'était pour un séjour de trois mois. Vous êtes encore là sept mois plus tard. Comment ça se fait, hein ?

— Oui, je sais, je me rends compte maintenant que j'avais déclaré que ce séjour-ci serait de trois mois, parce que j'avais l'intention de rentrer à Paris pour Noël, et puis j'ai changé d'avis, et, franchement, j'ai oublié ce qui était noté sur cette fiche. Est-ce si important ?

— Vous êtes en infraction, il va falloir mettre la chose au point. Venez me voir demain matin.

Il m'épela son nom, Edward Kavazanjian, et me dit d'apporter mon passeport, le lendemain.

Quel ennui ! J'allais perdre une demi-journée à m'expliquer avec ce citoyen, pour un détail minime. J'aurais dû, théoriquement, déclarer au bureau de l'Immigration, à New York, que j'avais décidé de prolonger mon séjour. Mais personne n'avait l'air de se soucier de ces questions de dates de départ :

quand un visiteur étranger repart, il restitue sa fiche d'immigration non pas à un fonctionnaire de service mais à un employé quelconque de la compagnie aérienne, ce qui fait qu'on ne prend pas cette histoire de fiche très au sérieux. J'avais un visa américain en règle et j'avais parfaitement le droit de posséder et de diriger une affaire aux Etats-Unis.

J'avais bien pensé demander une carte de résident mais il aurait fallu que je sois certain de ne pas avoir à quitter le pays pendant six mois d'affilée. Or j'avais été constamment en mouvement. Tant pis : on allait me faire un sermon pour marquer le coup, ce ne serait pas bien grave... Mais ça m'ennuyait d'aller perdre mon temps dans l'immeuble sinistre de l'Immigration, en bas de West Broadway. Dès la porte-tambour, on est pris dans une atmosphère d'anxiété et de désespoir, dans des odeurs de chairs fatiguées suant la terreur, parmi tous les irréguliers, les fuyards, les naïfs, les *desperados* qui frappent à la porte du pays : l'effet d'ensemble est violent.

Kavazanjian, je l'appris immédiatement, se faisait appeler Kavy par ses pairs. Il était lourd de corps et de visage, chauve, le teint bistre, et se déplaçait avec de grands airs. Il me désigna d'un geste la chaise à côté de son bureau, situé dans un coin d'un vaste espace à demi cloisonné, puis, sans m'adresser la parole, il engagea une série de conversations interminables au téléphone, avec une multitude de journalistes. Il avait l'air de donner des interviews à quiconque voulait bien lui poser des questions ; la presse devait le trouver fort utile, ce Kavy.

Je commençais à m'agiter sur ma chaise quand il reposa enfin le récepteur, se tourna vers moi et me demanda mon passeport. Je le lui tendis. Il se leva en me disant de l'attendre et s'éloigna, le passeport à la main.

J'attendis deux longues heures. Enfin il revient, s'assied, puis se carre derrière son bureau, mon passeport toujours à la main, et me dit gentiment :

« Alors, voilà, il y a eu irrégularité, et votre visa a été annulé. Regardez... »

Il ouvre le passeport à la page du visa U.S. Un énorme tampon noir barre le visa des mots « VISA CANCELLED », avec en dessous « DEPARTURE REQUIRED BY », suivi d'une ligne de pointillé pour y inscrire la date requise du départ de l'intéressé.

« C'est impossible ! Comment... » Je bafouille, incapable pendant un long moment de reprendre mes esprits, de faire face. « Comment... Comment osez-vous... »

Je peux voir combien Kavvy jouit de la situation. Epanoui, il m'observe en connaisseur, suivant de son œil exercé la montée du désespoir, de l'horreur, à mesure que les conséquences du coup terrible qu'il vient de m'assener se déploient dans mon esprit... Lilla... Freeway... On m'envoie en exil dans mon propre pays ! Que faire ? Mon passeport est défiguré, pour toujours : où que j'aille avec ce passeport, on me jettera en prison sans même me poser de questions.

« Ce n'est pas tout ça, mon vieux, dit Kavvy soudainement jovial. Il va falloir mettre une date,

maintenant, sur cette petite ligne, là. Une date de départ... » Il me regarde en face et me décoche un rictus meurtrier. « Après-demain, ça va ? »

« Mais, voyons, écoutez-moi, enfin ! Vous n'avez pas le droit d'annuler mon visa comme ça, pour une raison si futile, sans prévenir. Si vous m'aviez dit ça hier au téléphone, je serais venu avec mon avocat ; vous ne vous rendez pas compte de ce que vous faites... »

« Ah, mon vieux Maury, me dit-il sur le ton de la confidence amicale, tu me brises le cœur, vraiment. Tu peux me croire, hein, moi je ne demande pas mieux que de t'être agréable, dans la limite des règlements, bien sûr... Mais si tout ce que je fais pour toi, c'est pour entendre tes jérémiaades idiotes, ah ! non alors ! Tu n'auras pas deux jours ni une minute, je te fourre en cabane illico, et de là je te fais embarquer à l'aéroport, sans escorte. Hein ? — Il hurlait. — Hein, ma vieille branche ? C'EST ÇA QUE TU VEUX ? »

Ce type est complètement fou, un fou dangereux, un flic défoncé ; il faut que je m'en aille, ensuite on verra... Je saisirai mon passeport et tire — mais il le tient fermement. Je me résigne, abasourdi, vaincu, le regard fixe, la mâchoire molle. Il me regarde attentivement, avec l'air de fausse compassion d'un bourreau sadique.

« Tu sais, Maury, reprend-il sur un ton geignard, m'infligeant une fois de plus ce diminutif répugnant. Tu sais, tu es vraiment admirable, mon gars, et, dans un sens, il n'y a pas à dire, tu es même sympa. Ha !

Très sympa. Tu viens dans ce pays, tu montes tes affaires, tu vends ta camelote comme si de rien n'était, et tout ça avec un simple visa... Là, vraiment, tu ne manques pas d'air, mon gars. Et dis-moi, ce bouquin que tu te prépares à publier, comment ça s'appelle, hein, *President Kissinger?* »

Et il part d'un énorme éclat de rire.

Tout s'écroule, tout s'éclaire ! Voilà l'explication... Ils veulent me mettre à la porte du pays pour empêcher la publication du livre. Pourquoi n'ai-je pas compris immédiatement ? Quelle catastrophe ! Mais comment aurais-je pu m'attendre à une chose pareille ? C'est du Grand Guignol !

« Alors, tout ça, c'est à cause du livre ? »

Kavy jubile.

« Eh oui, mon petit pote, c'est ça la vraie raison. Pas de doute sur le sujet ! Et je t'assure que ça a fait du bruit en haut lieu. J'ai reçu mes ordres directement de Washington : "Epinglez-le immédiatement, débrouillez-vous comme vous pourrez." Moi, tu comprends, je croyais qu'on m'envoyait à la chasse d'un type introuvable. A tout hasard, j'ouvre l'annuaire du téléphone, et toc, du premier coup, je trouve mon Girodias, pignon sur rue, bureaux Park Avenue South, et tout. Ah, ça alors ! Et puis, deuxième coup, un bel appartement en bas de la Cinquième Avenue ! Enfin, tout ça c'est très bien mais dans ta situation, publier un bouquin infect sur Kissinger, un bouquin porno... »

« Mais non ! C'est insensé, invraisemblable, personne ne l'a lu ce livre, il n'est même pas encore

imprimé ! Comment peux-tu me dire que c'est un livre comme ci ou comme ça ? C'est un excellent livre... »

Kavy s'amuse beaucoup.

« Bon, ça va, Maury, ma vieille branche, ne t'énerve pas. Je vais te faire une faveur : je vais te montrer ton dossier. Hein, regarde-moi un peu ça. On dirait que tu ne t'es pas fait que des amis dans la vie. »

Je m'en doutais. Il ouvre un épais dossier et me montre des liasses de lettres de toutes formes et de toutes couleurs. J'ai à peine le temps de glaner quelques mots par-ci par-là, mais je comprends qu'il s'agit de lettres anonymes, de douzaines de lettres anonymes. C'est absolument écoeurant. L'énorme masse de haine active, persistante, insinuante qui s'accumule depuis des années sur moi, m'encerle, m'étouffe, me réduit peu à peu à néant... Pourquoi ne pas m'attaquer au grand jour ? Annoncer la couleur ! Quelle bassesse ! Quel pays de fous ! d'obsédés !

« Et pourquoi collectionnez-vous des monceaux de lettres de maniaques ? Vous êtes un service public, ici, une branche du gouvernement, c'est contre toutes les règles. »

« Ah, les règles ! glousse Kavy. Les règles, tu me fais rire. Est-ce que tu les connais les règles, toi, mon vieux ? Les règles, c'est d'abord d'attraper les individus dangereux qui empoisonnent ce pays, et les éliminer. Voilà. Et nous, les dénonciations anonymes, on n'est pas contre, ici. Elles sont même

très utiles pour notre travail, surtout en ces temps de pénurie. Il y a en ce moment un million et demi d'immigrants illégaux dans le pays, c'est une invasion en règle. Alors on se sert de tout ce qu'on peut pour les repérer. Les dénonciations anonymes comptent pour 60 % des expulsions réalisées, on ne peut quand même pas cracher dessus, eh ? »

Tout ça me donne froid dans le dos. J'ai maintenant une image précise du trafic dégoûtant qui se déroule entre les flics et des légions de vieilles folles, de maîtres chanteurs, d'indicateurs. Les nobles principes de la démocratie ont pris du plomb dans l'aile !

« ... Et la plus belle de la collection, mon vieux Maury, ajoute Kavy en se dandinant sur son siège, c'est celle-ci. C'est elle qui a tout déclenché. Nous, jusqu'ici, on s'est borné à tout mettre dans ton dossier sans rien dire. Mais avec cette lettre-là !... »

Il me tend une feuille de papier ordinaire avec quelques lignes tapées à la machine, adressées à Henry Kissinger et signées « *Un patriote* ». La lettre avise le secrétaire d'Etat qu'un livre va paraître, intitulé *President Kissinger*, un roman d'une rare obscénité et assuré de faire scandale, écrit par un certain Marco Vassi, pornographe professionnel chevronné, et publié par un certain Girodias, éditeur international de pornographie, qui opère aux Etats-Unis sans papiers. Et tout ça se termine par des fulminations épouvantables.

« Oui, dit Kavy modestement. Comme c'est une

affaire délicate, on m'en a chargé. Alors, quelle date on va mettre pour le départ, hein ? »

Je revoie cette lettre mentalement. L'idée de ne mentionner comme auteur *que* Marco Vassi, un pornographe connu et réputé, est visiblement destinée à renforcer l'accusation de pornographie, à lui donner consistance. Un calcul subtil qui, hélas, me fait penser une fois de plus que je suis victime d'une trahison interne. Nul n'aurait pu utiliser le nom de Marco de la sorte, hors de notre cercle très étroit. C'est un indice. Mais, après avoir fait un recouplement général des lettres anonymes que je connais, je me rends compte que s'il y a un traître, ça ne peut être, par élimination, que l'une des trois personnes avec qui je travaille le plus directement : Humphrey, Carol ou Ed. Or, pour toutes sortes de raisons, ces trois-là sont insoupçonnables...

« Alors, Maury, insiste Kavy, cette date ?... Une semaine, ça suffit, oui ? »

Sa voix me réveille. Il faut au moins que j'obtienne deux, trois mois. Je discute, supplie, insiste. Finalement, il m'accorde un mois. Départ : 15 juin 1974. Ça y est, c'est officiel, et noté sur mon passeport. Dommage que le motif n'y figure pas ! Ça serait pittoresque. Puis Kavy me conduit au service anthropométrique ; on me mesure, on me photographie de face et de profil, on me prend des millions d'empreintes digitales, on m'inscrit dans des registres... Finalement, il me raccompagne jusqu'aux ascenseurs débordants d'une gélatine humaine qui vous soulève le cœur de pitié et de

dégoût. Il m'empoigne la dextre, la serre et me dit gaiement : « Allez, au plaisir, Maury, ma vieille branche, et fais attention en traversant la rue ! »

Le crépuscule monte par vagues des rues maintenant assourdies de Greenwich Village. D'est en ouest s'étale le ciel des grands désastres. Sous l'or couvent le sang et la pourpre ; des voiles de veuve se déploient en roulant tragiquement vers l'Océan.

Dans l'appartement, l'ombre nous cerne. Le divan semble suspendu dans l'espace, le vide, au-dessus du néant. Tout est miraculeusement silencieux, à l'extérieur comme à l'intérieur. Parfois, assis à cet endroit, le soir, on a vue sur les Himalayas... Je viens de raconter à Lilla les événements de la journée, et nous sommes plongés dans nos tristes pensées. Et pourtant, malgré cette nouvelle écrasante, nous sentons l'un et l'autre que notre alliance est à toute épreuve ; aucun doute, nous nous en sortirons.

— En fait, tu le sais bien, dit Lilla, il y a un moyen simple de résoudre le problème, c'est de nous marier.

— Nous ma... ma... nous marier ? bégayai-je.

— Mais bien sûr, nous en avons parlé assez souvent, voyons. En tant que citoyenne américaine, je vais demander qu'on te donne une carte de résident et, cinq ans plus tard, tu pourras devenir citoyen, si ça te chante. C'est la loi, ils ne peuvent pas refuser. Donc, ça annule l'expulsion.

— Mais il va falloir aller devant les tribunaux, ils vont dire que c'est un mariage de convenance... Non, je ne peux pas, merci beaucoup... Et puis pense un peu à ta famille, ton père l'ambassadeur, qu'est-ce qu'il dira de ça ? Sa merveilleuse enfant épouse un pornographe français, grand-père par-dessus le marché. Expulsé du pays par Kissinger. Le bouquet ! Et comment voudrais-tu que je l'appelle, ton père, hein ? Daddy ?

— Arrête de faire l'idiot, voyons. Tu sais parfaitement que c'est possible, facile même, et que c'est la seule solution. Mes parents n'ont rien à voir dans cette affaire. Je ne leur ai pas demandé leur avis quand j'ai épousé un clergyman épiscopalien en premières noces. Maintenant j'épouse un pornographe délabré. Ça fait une moyenne.

— Après tout, tu as probablement raison... Dis-moi, c'est formidable, non ? On va se marier ! Je n'en reviens pas. Et toi, quel effet ça te fait ?

Dans les jours qui suivirent, la presse de New York s'empara de l'affaire et je retrouvai mon nom sous des gros titres à sensation. Finalement — ô miracle ! —, j'allais retourner cette histoire idiote à mon avantage. Marié, je serais à l'abri de la bande à Kavy, et même de la bande à Kissinger... Et la publicité énorme, inespérée, qui jaillira de cette affaire, m'assurera une vente de cinq millions d'exemplaires ! Un beau résultat au prix d'un mariage qui est, sans doute, la meilleure chose qui me soit arrivée depuis ma naissance !

Au bureau, j'ai mené une enquête qui n'a abouti à rien. Impossible de trouver un suspect vraisemblable parmi la douzaine de gens qui sont plus ou moins au courant du projet Kissinger. Et il faudrait que ce suspect puisse également avoir accès à l'information qui se trouvait dans les autres lettres anonymes... C'est impossible de soupçonner une fille comme Carol, qui se décarcasse pour nous tous, gentille comme un cœur, et qui travaille des heures supplémentaires sans se faire payer.

Elle abat le travail d'au moins trois secrétaires normales, je n'ai jamais vu un tel phénomène. Elle est toujours de bonne humeur, et drôle à voir, avec sa frimousse éberluée plantée sur un corps *super-sexy*, plein de courbes à tous les étages... Dommage qu'elle ait des boutons ! Mais ça ne l'a pas empêchée de se trouver un mari, un intellectuel qui conduit des taxis la nuit, paraît-il. Je me demande quel genre de type cela peut bien être.

Impossible, vraiment, impossible de la soupçonner... Quant à soupçonner Ed ou Humphrey, qui se sont dévoués corps et âme pour assurer la survie de cette malheureuse entreprise, ce ne serait pas seulement idiot, mais franchement ignoble. Le mystère subsiste, tandis que la situation s'aggrave. De nouvelles lettres ont été expédiées à la banque, aux imprimeurs, à des amis qui me les ont montrées : cette fois-ci, elles se présentent sous la forme d'une fiche de renseignements réservée à l'usage interne des services de l'Immigration, bureau de New York, et me concernant ; j'y retrouve les

renseignements que j'ai donnés moi-même à Kavvy lors de notre entrevue !

Y est jointe une note tapée à la machine, requérant le « correspondant » qui aurait des informations supplémentaires à mon sujet de les envoyer au plus vite au service des Enquêtes de l'Immigration... Quand je montrai ce document à Harold Wasserman, mon avocat, il m'engagea à porter plainte contre Kavvy personnellement, pour attirer l'attention sur les incroyables manigances que cela révélait... Bien mieux : Kavvy avait donné lui-même une interview à un quotidien de Long Island, *Newsday*, et avait raconté en détail l'histoire de mon expulsion, simplement pour se faire valoir aux yeux du public des concierges de banlieue. J'étais devenu sa cause célèbre, il fallait qu'il en parle à tout le monde, de son vieux copain Maury.

Il y avait mieux à faire que d'attaquer Kavvy, qui n'était après tout qu'un exécutant idiot : je pouvais attaquer Kissinger lui-même. Le *New York Post* avait publié l'interview faite par téléphone d'un haut fonctionnaire du State Department au sujet de mon affaire. « Oui, avait dit le type, nous avons reçu une lettre anonyme. » « Mais, ajoutait-il, après l'avoir gardée quelques jours, nous l'avons jetée. » Or Kavvy disait de son côté, dans son interview, que la lettre prétendument jetée lui avait été transmise, avec l'ordre de m'expulser. De toute évidence, Kavvy disait la vérité, et l'autre mentait. L'ordre ne venait sans doute pas de Kissinger lui-même, mais de l'un de ses sbires, qui avait anticipé ses volontés ;

Kissinger en était donc responsable, légalement et moralement.

J'aurais pu déclencher un scandale formidable, à sa façon encore plus amusant que Watergate. Mais la justice coûte cher en Amérique : il m'aurait fallu un million de dollars en banque pour engager une telle opération. Pour le moment, il était préférable de jouer l'humilité obéissante. Et de me marier.

Il nous fallut quinze jours pour réunir les conditions nécessaires à la réalisation de ce grand projet. Nous nous étions inscrits pour le mariage civil à City Hall. Il faisait beau, avec un grand soleil et des vents changeants, et la promenade de Washington Square à City Hall nous détendit les nerfs.

Après avoir trouvé la salle vaste et anonyme où nous devions attendre notre tour en compagnie d'une douzaine d'autres couples, Lilla se dirigea vers les toilettes avec son grand sac. Quand elle en ressortit elle était habillée d'une élégante et longue robe rose parfaitement adaptée aux circonstances. Je la contemplais avec ravissement, incapable d'appréhender très clairement ce qui m'arrivait, mais conscient néanmoins de la merveilleuse solennité du moment.

Nos deux témoins étaient Alice, la sœur de Lilla, et Jane, sa fidèle comparse ; Harold, l'avocat, s'était

joint à notre petit groupe dans un rôle de coryphée mal défini. Il est vrai que l'on a toujours avantage à avoir un avocat avec soi dans ce pays... Quand vint notre tour, nous fûmes introduits dans une espèce de chapelle à usages multiples, en présence d'un adjoint au maire, un homme mûr, vêtu de façon décontractée, un bureaucrate libéré. Il m'apparut clairement, au bout d'un moment, que, dans le privé, il devait être un homosexuel militant. C'était son affaire, après tout : tant qu'il n'officiait pas en travesti, l'honneur était sauf... De toute façon, les anneaux que nous échangeâmes étaient aussi hors norme, le mien ayant été emprunté à Harold et celui de Lilla étant un laissé-pour-compte de son premier mariage.

Le lunch eut lieu au grand air, dans le square qui fait face à la mairie et aux diverses cours de justice. Derrière nous, les murs hauts et gris des Tombs, la prison de la ville, écran lugubre ; autour de nous, sur les bancs, un assortiment d'ivrognes paisibles et de petits vieux chinois dodelinant du chef. Les sandwiches d'Alice étaient exquis, de vrais sandwiches de mariage, et le Piper Heidsieck de Jane coulait à flots dans nos coupes de vrai cristal. Je levai silencieusement mon verre au soleil et lui adressai mon plus profond hommage. Source de tout, maître du temps, de l'espace et du destin, puissant symbole de l'Unique, merci pour cette belle journée de printemps !

Mon destin, qui est plein d'ironie, a fait en sorte que j'habite juste à côté d'un des centres les plus actifs de l'organisation de Scientologie à New York — The Church of Scientology, comme elle se désigne officiellement. A l'origine, en Californie, au début des années 1950, le système se dénommait « Dianetics ». Le fondateur, L. Ron Hubbard (L. pour Lafayette), un écrivain de science-fiction tirant le diable par la queue, avait décidé de faire fortune en inventant cette panacée. Les Dianetics étaient un mélange assez baroque de freudisme et d'occultisme — on se servait d'un « E-Meter », une espèce de détecteur de mensonges de style primitif, grâce auquel on était censé pouvoir remonter le cours de ses existences antérieures afin d'effacer toute trace des perversités commises au cours de multiples passés, empilés dans la nuit des temps comme les soucoupes devant l'ivrogne.

C'était génial : n'importe qui pouvait acquérir des « pouvoirs » en suivant les instructions et en payant le prix — qui était élevé. On pouvait devenir Surhomme ou Surfemme en commençant par être « Clear », ce qui représentait une espèce de baccalauréat spirituel, puis en suivant des cours de perfectionnement très dispendieux qui faisaient en fin de compte de vous un « Otan IV », ou V, ou VI : on ajoutait un grade supplémentaire tous les ans pour faire bouillir la marmite. C'était très pratique, très américain.

Sur le trottoir de la Cinquième Avenue, chaque fois que je rentrais chez moi, j'observais de loin le

manège du garçon et de la fille qui faisaient consciencieusement la retape, cherchant à attirer leurs proies vers le Centre de la Church of Scientology, qui occupe un vaste rez-de-chaussée entre la Neuvième et la Dixième Rue. Ils opéraient séparément, chacun s'adressant, bien sûr, aux gens du sexe opposé, et j'admirais avec quelle rapidité ils parvenaient à repérer leur clientèle. Ils étaient entraînés à lire dans un regard vague ou des traits hagards le besoin de réconfort spirituel, et, dans l'état des vêtements, la situation financière du sujet. Savoir éliminer ceux qui vous ricaneront au nez, ou seront pris d'une crise d'épilepsie, ou appelleront la police, ou vous remettront un chèque sans provision : il n'est pas facile de faire un tel travail sans risques avec tous les agités et les instables de New York.

Quand le candidat est repéré, il faut agir vite, l'envelopper d'un large sourire, frapper son attention par la flatterie et lui parler des pouvoirs extraordinaires que lui donnera la Scientologie... « Allez, vous avez bien une demi-heure, venez faire un examen psychologique à notre centre d'études ; pour vous, ce sera gratuit, c'est là, juste à côté. » « Puisque c'est gratuit, allons-y », se dit le sujet. Après, c'est le grand jeu ; on lui propose d'entrer dans l'organisation spirituelle la plus puissante du monde, la Scientologie. (Le révérend Moon n'est rien à côté, malgré sa publicité.) On lui explique comment il pourra triompher de ses complexes d'infériorité, se faire respecter au bureau... Le

néophyte ébloui voit enfin la lumière, signe tous les papiers qu'on lui tend, entre dans l'engrenage.

Comme la Scientologie est devenue une Eglise, elle n'est plus assujettie aux impôts, et réalise d'énormes bénéfices. Cela ne s'est pas fait sans contestation de la part de la direction des Impôts, mais la jurisprudence est floue. Qu'est-ce qu'une religion ? Personne ne sait au juste, le pays fourmillant de croyances et de sectes bizarres. Les uns croient en Dieu, d'autres à Satan. Le célèbre révérend Ike prêche tout simplement le succès en affaires, et c'est un homme d'Eglise néanmoins : il lui suffit d'appeler église la salle dans laquelle il opère...

Le 3 juillet, c'est le grand jour. Je me lève à l'aurore pour repasser mon costume car nous allons comparaître, Lilla et moi, devant un juge des services de l'Immigration. Nous arrivons quelques minutes avant l'heure à l'immeuble où siège mon ami Kavy, et montons au quatorzième étage, où se trouvent les tribunaux. Harold est déjà là, arpantant fébrilement les couloirs à la recherche du juge chargé de notre cas. Il nous demande de l'attendre, et nous nous asseyons sur des bancs de misère. Tout, alentour, n'est que désolation, et j'essaie d'imaginer le petit Heinz Kissinger, il y a quelque quarante ans, attendant avec sa famille son tour, les

mains moites, sur ce même banc... Non, à l'époque, c'était encore, sans doute, à Ellis Island.

L'attente se prolongeant excessivement, nous partons à la recherche de Harold. Il discute fougueusement dans un couloir avec un type au visage sanguin et renfrogné. Quand il nous aperçoit, il nous appelle : « Je viens de parler avec M. Gurock, William Gurock, que voici. C'est le procureur chargé de notre affaire... » Gurock nous observe en diagonale, Lilla et moi, d'un air peu engageant. Harold élève la voix : « M. Gurock reconnaît que notre affaire est inscrite au rôle pour aujourd'hui. Mais il dit qu'il n'a pas eu le temps d'ouvrir le dossier, il voudrait bien trouver des choses sur toi, il lui faut plus de temps. » Cela énerve Harold. « Monsieur Gurock ! », s'écrie-t-il en se retournant vers lui, mais il ne trouve personne, Gurock ayant silencieusement disparu pendant qu'il nous parlait. C'était assez drôle de voir sa mine déconfite mais le résultat de cette première entrevue l'était beaucoup moins : la prochaine audience fut fixée au 15 août. Encore six semaines à attendre.

Mon mariage avait eu un vif succès auprès des dirigeants de Kable News qui ne perdaient pas une occasion de me décocher leurs grivoiseries séniles. Ils trouvaient que je me conduisais crânement sous le feu ennemi, ils étaient fiers de moi. La presse avait

bien utilisé l'événement, et Lilla et moi, nous nous pavaniions devant les caméras de la télévision — c'était chaque fois un coup de publicité formidable pour *President Kissinger*. Il ne me manquait plus que le livre pour devenir riche. Malgré les efforts de l'imprimeur, il ne pourrait sortir avant quelques jours.

Marco Vassi, qui avait fondé sa réputation littéraire sur l'intransigeance de sa bisexualité, décida soudain d'abandonner la cause et d'épouser une ravissante petite personne prénommée Royce et appartenant incontestablement au sexe féminin. Pour célébrer son mariage et le mien, il nous invita à une *party* organisée dans une chambre du Chelsea Hotel louée pour l'occasion. Comme Lilla bûchait ses examens, j'y allai seul, et retrouvai avec des émotions diverses cet endroit aberrant où j'ai sans doute gaspillé cinq années de ma vie.

Le Chelsea est une vaste bâtie pouilleuse. Le hall d'entrée est décoré, ou plutôt encombré, de sculptures et peintures laissées pour compte par ceux qui n'ont pas pu payer leur note. On se croirait à une vente aux enchères tenue dans le cimetière des chiens. A tous les étages, on bute sur des déracinés de la culture, errant dans les couloirs style hôpital — comme mon copain Gregory Corso, qui a perdu toutes ses dents de devant, ou Clifford Irving, qui a réussi l'imposture littéraire du siècle avec sa fausse biographie de Howard Hughes, ou Allen Ginsberg, chantonnant des *mantra*, vêtu en *chaman* juif, ou

Arthur Clarke, le maître à penser de la science-fiction, ou encore Arthur Miller, et bien d'autres dont les noms ne vous diraient rien mais qui seront célèbres un jour — ou peut-être pas... C'est là que j'ai connu Valerie Solanas, prophétesse du féminisme américain, dont j'ai publié le pamphlet, *Scum Manifesto* (S.C.U.M. : Society for Cutting Up Men, Société pour la Castration des Hommes, le premier écrit du féminisme américain) ; peu après, elle tirait un coup de pistolet sur Andy Warhol — qu'elle laissa pour mort — prouvant un féminisme tous azimuts. Une bonne idée que j'avais eue d'aller à la campagne ce week-end-là...

Des relents de marijuana flottent dans l'air. Hélas, la *party* de Marco est un four, et je n'arrive pas à y découvrir une tête nouvelle ou remarquable. Chose étrange, il a invité ses parents, deux petits boutiquiers italiens bien sages, qui semblent fiers de leur fils mais sans savoir au juste pourquoi.

L'équipe de Freeway Press est au grand complet, et j'admire la robe à falbalas de l'excellente Carol. Elle m'attire dans un coin en roulant des yeux et m'annonce que son mari, Charlie, veut changer de vie et partir avec elle pour plusieurs mois quelque part dans les Caraïbes. Il exige qu'elle cesse de travailler pour Freeway. Elle va être obligée de m'abandonner. Je suis effondré par la nouvelle, je lui propose une rencontre à trois avec Charlie, que je voudrais essayer de convaincre ; mais elle pense que ce serait peine perdue, cela ne ferait qu'envenimer les choses. Puis elle me dit qu'elle nous a

apporté un petit cadeau de mariage, pour Lilla et moi, avec tous ses vœux de bonheur. Elle m'offre un « Polaroid », elle le déballe de sa boîte et m'en montre l'usage.

« Ah ! je voudrais tant que tu prennes ma photo avec cet appareil... Tiens, photographie-moi d'ici. » Je m'exécute. Ensemble, nous guettons la formation de l'image, de sa bonne pomme qui sort graduellement du néant, les yeux écarquillés. « Mon Dieu, comme j'ai l'air bête ! », dit-elle, déçue.

Nous quittons le Chelsea ensemble, et je lui arrête un taxi. Nous avons tous deux le cœur serré. « Au moins je sais que j'abandonne le navire au moment où l'on n'a plus besoin de moi. Avec *President Kissinger*, tu es gagnant d'avance. Et tu l'auras mérité, ce succès ! » Elle a les yeux brillants de larmes.

Adieu, Carol. Mais qui sait si je n'arriverai pas encore à la retenir ! Si je pouvais seulement parler à Charlie, comprendre un peu mieux ce type que je n'imagine qu'à travers ce qu'elle m'en a dit... J'essaierai...

Deux semaines plus tard, elle ne parlait plus d'un départ immédiat. Un jour, tôt dans l'après-midi, nous venions de recevoir les premiers exemplaires du livre, elle entra dans mon bureau, très excitée :

« Ecoute, cela fait une heure que je parle à une femme qui est venue chercher un exemplaire du

Kissinger. Elle s'appelle Esther Conway ; c'est une femme formidable, elle a plein d'argent, des relations et toute ton histoire avec *President Kissinger*, ton extradition et tout ça, elle dit qu'elle pourrait faire intervenir des amis, ça pourrait s'arranger... Elle est vraiment mordue, tout ça l'amuse beaucoup... Ecoute, ne rate pas l'occasion, parle-lui un moment. Je te l'amène ? »

Esther Conway était une fille assez spectaculaire — très grande, mince, habillée simplement mais avec beaucoup de chic naturel, pas vraiment jolie mais fort intéressante. Sa figure large aux pommettes saillantes, ses yeux et son teint avaient un air exotique ; la lèvre supérieure était pulpeuse et proéminente, et son nez assez long formait avec le plan du visage un angle inattendu. Une juive d'Egypte, peut-être... Elle s'affala en souriant dans un fauteuil, ses immenses jambes déployées avec le plus grand abandon.

« Votre histoire, c'est un roman de cape et d'épée, dit-elle. Je vous envie de pouvoir vous lancer comme ça dans des aventures pareilles... J'ai lu les articles du *Times* et du *Post*, toute cette histoire est extraordinaire. »

Puis elle me parla un peu d'elle, de son enfance passée dans le Nevada, de son beau-père, le second mari de sa mère, un armateur riche et puissant, en Floride. Ses relations politiques étaient telles que, pour lui, arranger une affaire comme la mienne serait un jeu d'enfant. En outre, c'était un homme d'affaires de premier ordre : sur ce plan-là aussi, il

pourrait m'aider... Je savais bien qu'un jour quelqu'un d'aussi inattendu qu'Esther Conway se matérialiserait ainsi dans mon bureau et résoudrait tous mes problèmes d'un simple coup de baguette magique ! Ma vie a toujours dépendu des miracles. Je l'attendais depuis longtemps, cette Esther !

Je le lui dis. Elle rit de ses grandes dents étincelantes, tout en fourgonnant dans son sac à la recherche d'un briquet ; mon cœur s'arrêta presque de battre quand j'y aperçus une énorme liasse de billets de 100 dollars... Elle se promenait avec cinq ou dix mille dollars dans son sac à main.

— Ecoute, me dit-elle, ne te fais plus de soucis, je te garantis que je vais m'y mettre tout de suite. En fait, il va falloir que ce soit réglé dans les quarante-huit heures, car je dois partir pour Londres dans trois jours. Je n'ai pas le temps de lire le livre à fond mais je vais rentrer chez moi et j'y jetterai un coup d'œil. Ensuite il faudrait qu'on puisse passer deux ou trois heures ensemble, tranquilles, pour tout mettre au point. Ce soir ?

— Oui, bien sûr, ce soir. Viens dîner chez moi, tu rencontreras ma femme.

— Non, pas de femme. Seule à seul. Chez *Bradley's*, sept heures, ça va ?

— O.K. On ne dînera pas loin.

J'expliquai la situation à Lilla, qui fit grise mine, ce qui était normal pour une jeune épouse, mais elle comprit qu'il ne fallait pas manquer une telle occasion.

Esther arriva au bar où je l'attendais avec vingt

minutes de retard, époumonée, très élégante. Je lui racontai un peu mon passé, répondant à ses questions, et l'heure tournait sans que nous nous rendissions compte. Elle regarda enfin sa montre, et je lui proposai d'aller dîner aux *Dardanelles*, un endroit tranquille, tout proche.

« Oui, volontiers, répondit-elle, mais je voudrais te demander si nous ne pourrions pas remettre le dîner à un peu plus tard — il faut que je fasse un saut à New Jersey pour voir si l'un des bateaux de mon beau-père est arrivé au dock où on l'attend. Il m'a demandé ça tout à l'heure, par téléphone, je lui ai promis de m'en occuper. En voiture, l'aller-retour ira très vite. Tu ne m'en veux pas ? Ça sera aussi facile de parler sur la route. »

Facile, la conversation ? Guère. Esther conduit avec une aisance redoutable, excessivement vite, et la voiture s'enfonce dans la nuit comme un engin téléguidé. Elle connaît l'itinéraire comme sa poche, suivant des routes à peine éclairées, à travers des banlieues lugubres, sans hésitation aucune, ne prêtant d'attention qu'à la route... Nous roulons le long d'une piste qui sépare deux rangées interminables d'entrepôts entièrement plongés dans l'obscurité. Un virage aveugle et, quelques centaines de mètres plus loin, la voiture exécute un demi-cercle et s'arrête pile sur un quai désert, dans un décor de hangars et de grues géantes, masses noires sur fond de nuit poudreuse.

On ne voit ni lune ni étoiles, seulement quelques pâles reflets d'eau au-delà de la ligne du quai. Esther

dit : « C'est un peu fort, je ne le vois pas, ce maudit bateau. C'est pourtant ici qu'il devrait être. Rien ! Je ne comprends pas... Enfin, écoute, puisqu'on est là, sortons un moment de la voiture, j'ai besoin de me dégourdir les jambes. »

Je commence à penser que nous perdons beaucoup de temps ; mais il faut bien obéir aux volontés de cette Esther, la merveilleuse surprise du destin. Je la suis sur le quai et je regarde le spectacle silencieusement, debout à côté d'elle : en réalité, je me demande ce que je suis censé regarder, car il n'y a rien à voir, sinon un paysage singulièrement sinistre. Tout à coup, Esther se tourne vers moi, les yeux brillants, et me dit d'une voix sourde, comme chargée de passion : « Ah ! Maurice, il faut que je te serre sur mon cœur. »

Je n'ai pas le temps de réagir qu'elle m'a déjà saisi à bras-le-corps et me contemple d'en haut — sur ses talons, elle a presque une demi-tête de plus que moi —, ses bras me serrent avec une force herculéenne, je perds le souffle, sa tête d'ogresse, folle, me surplombe... Un cauchemar ! J'étouffe, je vais sombrer dans la démence, quand, soudain, une main frappe deux fois sur mon épaule. Sauvé ! Je me retourne, je m'arrache à Esther, et me trouve face à un jeune policier en uniforme, tout équipé, qui me dit sur un ton glacial :

— Vos papiers. Vous êtes en stationnement illégal.

— Ce n'est pas moi qui conduisais, je n'étais que le passager...

— Vous n'avez pas le droit d'être ici. Allez, vos papiers, dépêchons.

— Je vous dis que c'est cette dame qui conduisait, et c'est sa voiture. Enfin, pourquoi ne pas commencer par elle ?

Esther marche à grands pas furibonds vers sa voiture, ramasse son sac sur le plancher, en sort un rectangle de plastique, son permis de conduire, et le met sous le nez du flic. Il y jette un rapide coup d'œil et le lui rend.

« Ça va, dit-il. Mais vous, ajoute-t-il en s'adressant à moi, je veux voir vos papiers. »

Je sue à grosses gouttes. Je ne me promène plus avec mon passeport, depuis les sévices que lui a fait subir Kavy.

— J'ai une carte d'identité, mais c'est une carte d'identité française.

— Montrez, dit le policier. Un étranger, hein ? Et votre passeport ?

— Ecoutez, vous, s'écrie Esther très agitée, vous ne savez pas ce que vous faites ! Ce monsieur est un éditeur internationalement connu, quelqu'un à qui vous devez le respect. Et puis, après tout, ça suffit comme ça. Je vais passer un coup de téléphone à l'avocat de mon beau-père. Je reviens dans dix minutes.

Elle gagne sa voiture en trois enjambées, claque la porte et file dans la nuit. Les feux arrière clignotent convulsivement avant de disparaître.

Je reste planté en face du jeune flic, qui assiste sans protester au départ éclair d'Esther, et qui ne

semble pas s'intéresser au numéro de la voiture. Soudain, il déclare sur le même ton tranquille : « Elle aurait pu donner son coup de téléphone de la cabine publique, là-bas. Elle est pourtant visible. »

C'est vrai qu'elle est visible, rouge et nickel, accotée cinquante mètres plus loin à un autre hangar auquel je tournais le dos jusque-là. Le policier tient toujours ma carte d'identité à la main. Il met en marche un talkie-walkie.

— Ces gens de l'Immigration, maugrée-t-il, la nuit, c'est toujours la même chose, quand on les appelle, on n'a rien au bout... Le plus simple, c'est que je vous conduise au poste tout de suite ; on vérifiera votre situation là-bas... Allez, venez.

— Jamais de la vie. Mon amie a dit qu'elle serait de retour dans dix minutes. Je l'attends.

— Allez, ça suffit, vous savez bien qu'elle ne reviendra pas. Ma voiture est juste derrière le hangar, venez avec moi.

— Foutez-moi la paix, mon vieux. J'attends ici.

Le policier appelle sur sa radio à la Mickey Mouse un individu qui est sans doute son patron.

« Vite, envoie-moi du renfort, tout de suite. Au galop, hein ! J'ai un client plutôt énervé... — Et ne vous éloignez pas, hein ! », ajoute-t-il à mon intention.

Nous sommes nez à nez depuis le début de cette scène invraisemblable. J'ai une envie épouvantable de lui donner un grand coup de genou, de le flanquer à l'eau avec tout son attirail. C'est une idée

idiote, naturellement, je ne vais pas jouer les *desperados* à mon âge, moi, un grand-père.

Déjà, les sirènes des voitures de police hurlent au loin, leurs phares convergent vers nous, découpant des silhouettes fantasmagoriques qui bondissent derrière le décor de hangars. La première voiture s'arrête dans un grincement de freins trois mètres devant nous et deux hautes silhouettes s'en détachent. Les portières claquent, un flic en bleu, la face épaisse et rouge, le cheveu gris, émerge de la nuit dans la lumière crue des phares ; une main repose sur la crosse de son revolver, l'autre reste dans l'ombre.

— Alors Johnny, demande-t-il, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai surpris ce type ici avec une fille. Elle a fichu le camp et lui, il n'a pas de papiers, juste ce bout de carton, là, et il fait des histoires.

On m'embarque sans ménagement dans l'une des voitures qui forment un demi-cercle autour de nous. Je suis assis entre Johnny et un autre flic. J'observe le profil pâle et impassible de Johnny, son menton légèrement effacé, et je lui dis :

« Alors Johnny, tu ne regrettas pas de l'avoir laissée filer, cette Esther Conway ? Pourrait-on savoir pourquoi tu t'intéresses tant à moi, et pas à elle ? Pourquoi l'as-tu laissée partir, hein ? »

Johnny ne répond pas, il regarde droit devant lui, tranquillement. Mais, comme une voiture arrive soudain de la direction opposée, il ouvre sa fenêtre, hèle le chauffeur et dit au nôtre de stopper.

« Ce sont les gars de la douane, dit-il en guise d'explication, je vais leur demander de fouiller ce citoyen-là. »

Il y a maintenant tout un congrès de flics autour de moi, dans le clair-obscur des phares, au milieu de cet endroit parfaitement désert. Les douaniers répondent négativement à la demande de Johnny.

« C'est ton client, vieux, pourquoi veux-tu que ce soit nous qui fassions la fouille ? Vas-y, on reste en observateurs. »

Des torches sont braquées sur moi et Johnny commence à me palper. Trente secondes plus tard, il sort un papier jaune chiffonné de ma poche, l'ouvre, en hume le contenu, et déclare :

« C'est de la marijuana. Deux cigarettes, et un peu de truc en vrac. »

Je suis complètement abasourdi. Qui a bien pu glisser ce petit cadeau dans la poche de ma veste ? Qui ?

« Je vous arrête ! Vous êtes en état d'arrestation, je vous arrête ! », répète-t-il, comme pour se convaincre lui-même, en détachant de sa ceinture une paire de menottes qu'il me passe, tirant au plus juste, vicieusement.

Esther Conway, la garce ! Je me suis fait posséder, comme au coin d'un bois, comme un gosse... Et même Carol n'y a vu que du feu — et pourtant elle n'est pas idiote, la petite Carol... Je me remémore avec honte l'épisode du sac à main entrouvert comme par négligence. J'ai marché comme un idiot...

Je suis perdu, c'est clair. La détention de marijuana est, pour l'Immigration, un grand crime qui justifie l'expulsion immédiate, le retrait du visa de tout étranger pris en flagrant délit... John Lennon, l'ex-Beatle, se bat depuis trois ans avec l'Immigration pour obtenir le droit de résider aux Etats-Unis : on lui reproche une ancienne condamnation, à Londres, même pas en Amérique, pour possession de marijuana.

Lui, un personnage célèbre, respecté, richissime. Alors moi... Mon mariage avec Lilla ne fera jamais le poids. J'ai été ridiculisé, coincé dans une extraordinaire conspiration ! Esther, le petit Johnny, tous ces flics... La scène sur le dock, c'était une astuce pour m'empêcher de voir venir le policier, et aussi, en même temps, pour me fourrer la marijuana dans la poche !

J'en suis là de mes réflexions quand nous arrivons devant le poste. Je fais mon entrée, accompagné de toute ma troupe. A l'intérieur, il y a une douzaine de flics qui se taisent à notre arrivée, et me dévisagent avec un intérêt marqué. Ils ont l'air de s'amuser énormément. L'un d'eux, avec une très vilaine tête, me dit :

— Alors, c'est toi le célèbre Girodias ? Et ta copine, là, comment s'appelle-t-elle ?

— Esther Conway... Enfin, c'est elle qui le dit.

— Ah oui ? Et où habite-t-elle, cette Esther Conway qui ne s'appelle peut-être pas Esther Conway ?

— Je n'en sais rien. Dites donc, je pourrais

donner un coup de téléphone ? Rassurer ma femme ?

— Ah oui, la pauvre petite. Elle se morfond à la maison en attendant son tour, après Esther Conway ? Eh bien, mon pote, tu ne manques pas d'air ! Pour le téléphone, on regrette, il ne marche pas. Et dis donc, depuis combien de temps tu la fréquentes, cette Esther ?

— Depuis moins longtemps que toi, mon brave.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce que c'est que cette insinuation ?

— Allons, du calme, les gars, dit un gradé qui s'était tenu coi jusque-là, foutez-lui la paix, pour l'instant ; ça va comme ça. Allez, Girodias, voilà un téléphone qui marche, tu as droit à une communication.

Je décide d'appeler Harold, plutôt que Lilla. Je lui résume ma fantastique histoire et le prie d'annoncer la nouvelle en douceur à ma femme. Après environ une heure d'attente, on me charge dans un panier à salade et on me conduit à un autre commissariat de Newark.

Que faire ? Protester, trépigner, menacer ? Cela n'aurait servi qu'à aggraver le désastre. Je me laisse glisser passivement dans le statut de repris de justice, tout en admirant la facilité avec laquelle les mécanismes policiers vous amènent à abdiquer celui d'individu libre. Je me retrouve derrière les grilles d'une cellule aux murs suintants, plongée dans la pénombre, meublée d'une banquette de bois gluante de crasse et d'un trou dans un coin pour les

évacuations corporelles. Pas de fenêtre, pas d'air ; mes narines se refusent à respirer l'atmosphère fétide. J'imagine que les geôles d'Anatolie sont plus modernes que celles du New Jersey ; ne pouvant ni m'asseoir ni m'allonger, je marche de long en large dans ma cellule, deux pas dans un sens, deux pas dans l'autre...

Tous mes beaux rêves du Nouveau Monde s'effondrent dans une prison infecte. Je me rappelle avec amertume mon sentiment de découverte, mon émerveillement lors de ma première visite, une douzaine d'années plus tôt. D'abord le trajet miraculeux en avion, le long coucher de soleil au-dessus de l'océan. J'ai chevauché des brasiers célestes, j'ai escaladé des montagnes de lumière, j'ai exploré des architectures diaphanes, gloire solaire mourant et renaissant à l'infini. Mon premier voyage d'Europe en Amérique se déroulait comme une épopée mystique qui allait me livrer à mon destin : le Nouveau Monde.

Une épopée mystique ? Me voici en plein cœur du Nouveau Monde — une prison... Je me souviens comme si c'était hier de la première journée passée à parcourir des rues futuristes bordées de gratte-ciel, il y a douze ans, en compagnie de mon ami Rico. *

L'Amérique ! J'aurais dû me douter que ce ne serait pas si simple. J'arpente mon cachot, deux pas

* Cf. *Une journée sur la terre*, t. II, *Les jardins d'Eros*, pp. 484 à 490.

dans un sens, deux pas dans l'autre... Qui me rendra ma liberté ?

Les murs épais me coupent entièrement du monde extérieur. On m'a retiré ma montre — de même qu'argent, ceinture et lacets — et j'ai perdu toute notion du temps. Petit à petit je perds tout espoir. Je remâche sans arrêt tous les détails de cette incroyable histoire et ma fureur initiale fait place à un profond abattement. Je suis vaincu, fini, liquidé. Comment en suis-je arrivé là, je ne sais pas. J'ai réussi le prodige d'unir contre moi deux suppôts de Satan, Henry Kissinger et L. Ron Hubbard.

Je marche de long en large dans ma cellule, deux pas dans un sens, deux pas dans l'autre, depuis des heures, quand j'entends enfin le bruit lointain d'une porte qui claque, puis un autre, plus proche. Un policier déverrouille la grille et me passe incontinent une paire de menottes, présage sans doute de mon retour à la société humaine. C'est presque avec plaisir que je retrouve la salle principale du commissariat, grouillant de policiers et de repris de justice malgré l'heure tardive. J'aperçois avec bonheur le crâne dénudé de Harold qui fend la foule pour me rejoindre.

Il m'apprend que ma caution a été fixée à mille dollars — ce qui me semble excessif puisque le tarif des condamnations pratiqué à New Jersey ne peut entraîner une amende de plus de vingt-cinq dollars pour une affaire de marijuana, s'il s'agit d'une première infraction. Mais il est inutile de discuter. Il

a apporté cinq cents dollars de contribution personnelle. Lilla et sa sœur s'occupent du reste. Nous nous retrouverons bientôt dans un autre commissariat, où, paraît-il, on va me transférer. Je devrais être libéré vers trois heures du matin.

A cet instant, je suis séparé de Harold par un groupe de flics. On me détache pour me recadenasser aussitôt à une chaîne pourvue de quatre paires de menottes, en compagnie de trois autres réprouvés, des Portoricains habillés, respectivement, d'un short, d'un pagne et d'un simple caleçon. Ils titubent en riant aux anges...

On nous fait monter dans un panier à salade, ce qui provoque bousculade, chutes et rechutes, collectives et répétées, de notre fine équipe, pour le plus grand amusement de nos gardiens. Mais nous finissons par nous installer par paires sur les banquettes, et nous roulons et tanguons de conserve vers notre destination. A l'arrivée, on nous détache et on nous fait passer au service anthropométrique. Interminable. Les Portoricains sont ravis ; je voudrais bien partager leur bel optimisme. Puis on nous laisse mijoter sur un banc, usé et astiqué par des milliers de fesses de parias.

Lorsqu'un sergent vient me chercher je me lève allègrement, j'attrape ma veste et je souhaite bonne chance à mes trois compagnons dénudés, qui ne sont sûrement pas au bout de leurs peines.

Je suis mon guide, qui me conduit à la porte d'un bureau délabré où je retrouve Lilla, Alice et Harold. Il me laisse avec eux. Alice a les yeux rouges, Lilla

est toute pâle — mais nous sommes de nouveau ensemble et tout va s'arranger.

« Six semaines de mariage », dit Lilla en me souriant tendrement, d'un air navré.

Harold s'impatiente :

— Gurock va pouvoir nous passer à la moulinette. L'histoire de cette nuit a été montée de toutes pièces pour lui faciliter la besogne, et, franchement, je ne vois pas comment tu t'en sortiras. Tu ne pourras pas échapper à la condamnation pour possession de marijuana, et le prétexte est largement suffisant pour te faire expulser. C'est du beau travail.

— Oui, je sais, c'est tragique. Mais, pour le moment, je voudrais bien prendre un bain et me coucher. C'est possible ?

— Justement non, dit Harold, presque méchamment. Nous avons payé les mille dollars rubis sur l'ongle. Après ça, les gens d'ici m'ont annoncé que le service de l'Immigration, la branche de New Jersey, voulait te coffrer à son tour, pour voir. C'est complètement illégal mais je n'y peux rien. Je ne peux quand même pas me battre avec eux.

Lilla me regarde avec un air de profond désespoir et je sens que nous nous enfonçons encore plus avant dans un mécanisme effrayant. A cet instant, deux agents en civil de l'Immigration de Newark surviennent et me dévisagent avec appétit. Tous les services de la police de New Jersey se sont communiqué la nouvelle : Girodias est parmi nous. Ces deux nouveaux flics sont des plus déplaisants,

un jeune voyou et un vieux poussif particulièrement venimeux ; ils se font un plaisir de me repasser les menottes. Puis le vieux se ravise.

« On va y aller à pied, ça te fera du bien, Girodias. Je te retire les menottes pour le trajet mais pas de blague, hein ? Si tu te débines je ne te courrai pas après à cause de mon ventre, dit-il en me désignant son tour de taille : je te rattraperai avec ça ! » Et il touche la crosse de son revolver.

Cette promenade nocturne nous amène à un bâtiment municipal, et je comprends que le projet de ces messieurs est de me faire passer le reste de la nuit dans les bureaux de l'Immigration de Newark, vaste halle encombrée de bureaux et peuplée d'une poignée de flics qui ont l'air de s'ennuyer. Il y a déjà là une quinzaine de Mexicains qui ont été capturés dans le port de Newark au moment où ils essayaient de débarquer clandestinement.

Je regarde mes compagnons de captivité, qui ont dû suer sang et eau pendant des mois, voire des années, pour payer le prix du passage clandestin et s'embarquer au fond d'une soute pour Nueva York, ville de rêve. En fait de New York, ils auront connu sa médiocre banlieue de Newark, et pour une nuit seulement, car demain ils seront rembarqués pour leur Mexique natal. On les invite à se coucher à même le sol, dans l'enclos central où nous sommes tous parqués, et j'admire leur résignation quand je les vois obtempérer, s'emboîtant en chiens de fusil, sans murmure, en hommes qui ont l'habitude des cales de navire et des prisons surpeuplées.

Vers 8 heures du matin, c'est la relève : les flics de jour s'installent avec leurs papiers gras et leurs cartons de café et font semblant de travailler. Le patron arrive à son tour, en chantant *La Traviata*. Il salue ses subordonnés, se dirige vers moi en essayant quelques trilles, me fait un salut d'opéra-comique et me rend ma liberté en bel canto. Je suis tellement ébahi que je lui serre la main. Personne ne se donne la peine de m'expliquer pourquoi on a jugé bon de me faire passer la nuit là. Sans doute dois-je m'estimer heureux de me retrouver dehors, seul, libre, et entier, dans les rues de Newark, qui sont d'une laideur incomparable.

Ainsi finit cette nuit mémorable.

On nous introduit avec toute sorte de courbettes, Lilla et moi, dans le bureau sombre et luxueux du maître renard, le fameux avocat politique qui va, paraît-il, régler mon affaire de marijuana, devenue la clef de mon destin juridique. Une condamnation pour possession de marijuana — aussi légère que soit la sanction —, suffira à annuler les effets de mon mariage avec une citoyenne américaine, et mon expulsion sera confirmée par le juge des services de l'Immigration qui sera chargé de l'affaire. Evidemment la coïncidence entre la première remise de mon affaire et le numéro de la soi-disant Esther Conway est troublante ; cependant le problème

technique demeure, et Harold me dit que ni lui ni aucun avocat de sa connaissance n'est en mesure de m'éviter cette condamnation par les tribunaux de New Jersey. Il n'est pas question d'accuser la police, de me plaindre d'avoir été l'objet d'un coup monté. Ce serait un suicide. Une seule voie semble ouverte : trouver un avocat assez puissant pour résoudre ce problème aussi insoluble qu'absurde. Simple question d'argent.

A l'extérieur, la chaleur est caniculaire mais il règne dans le bureau un froid glacial. L'avocat est un homme sans âge, habillé avec recherche, qui semble usé jusqu'à la moelle. Son visage parcheminé est sans expression, il ne bouge qu'avec la plus grande économie, ne parle que dans un souffle. Il a l'air de dormir — mais à certains moments ses yeux s'écarquillent dans un tic soudain, et il ricane silencieusement. Donc il vit. Quand j'aborde le sujet des honoraires, sa voix résonne, haute et claire.

« Dix mille dollars », dit-il.

Dix mille ! Je suis assommé par le chiffre.

« Et quelles chances de succès estimatez-vous... »

« Nous arrangerons l'affaire. Dix mille dollars. »

« GIRODIAS ARRÊTÉ À NEW JERSEY » : les journaux m'avaient accordé l'honneur de gros titres retentissants. Lilla s'interrogeait sur l'effet que cette histoire produirait sur sa famille et je m'inquiétais de mon

côté de la réaction de Kable, qui semblait prendre peur.

Bob, le directeur des ventes, m'avait demandé un exemplaire du manuscrit de *President Kissinger*, « pour le lire ». C'était surprenant car jamais il n'avait manifesté une semblable curiosité pour aucun des sept titres que je fournissais à la maison Kable chaque mois. Et puis ce manuscrit s'était retrouvé entre les mains de l'avocat de Kable, et le distributeur avait fait à la presse de pompeuses déclarations, disant qu'on avait à cœur de s'assurer que le livre ne contenait aucun passage pornographique susceptible d'indisposer le secrétaire d'Etat.

Les gens de Kable savaient pourtant que le livre était imprimé, qu'il était trop tard pour reculer ; je ne comprenais pas les raisons de leurs manigances mais je pensais qu'ils ne laisseraient pas échapper une bonne affaire. *President Kissinger* était exactement le genre de succès dont ils avaient besoin pour redorer leur blason, et le mien par ricochet. Ils m'avaient convoqué et je n'ignorais pas ce qui m'attendait. Il faudrait discuter, crier, supplier, les faire rire, les rassurer, et leur donner le sentiment qu'ils venaient de prendre une décision : le numéro habituel, en somme... J'en avais assez de ces quatre types et de leurs cigares... Ils n'étaient pourtant ni pires ni meilleurs que les autres : toute l'industrie du livre de poche aux Etats-Unis, qui a pris son essor depuis la dernière guerre, est entre les mains d'une dizaine de firmes d'édition ou de distribution, dont Kable représente la moyenne.

Il y a dix ans, Kable était une puissance vétuste, déclassée, déclinante : la littérature populaire, les magazines pour les familles dont la maison tirait ses revenus se vendaient de plus en plus médiocrement. Et puis, tout d'un coup, la révolution sexuelle avait changé la situation de fond en comble. Dix ans auparavant, la moindre audace érotique semblait intolérable ; à présent Kable tire orgueil du code mis au point par son service de ventes pour classer par catégories bien nettes la littérature pornographique distribuée par ses soins : tortures nazies, amours bestiales, vierges écartelées, lesbiennes nymphomanes, plus une trentaine d'autres qui feraient perdre à Kraft-Ebbing son latin. Cette marchandise est parfaitement aseptisée quand elle est transformée en dollars, en statistiques de vente, en séminaires de *marketing*, et finalement en Produit national brut...

Mes « bons amis » de Kable avaient oublié depuis longtemps que j'étais le créateur du genre grâce auquel ils prospéraient. Même si les textes qui avaient fait la gloire éphémère d'Olympia Press à Paris, dans les années 1950, n'avaient rien à voir avec l'infâme pâture dont ils nourrissaient la libido américaine... Je préférais ne pas réveiller ces souvenirs, et je n'avais aucun désir de rivaliser avec mes lointains imitateurs. Ils attendaient de moi des *best-sellers* non pornographiques qui amélioreraient un peu leur image de marque tout en leur permettant de faire des affaires fructueuses. En leur

apportant l'idée de *President Kissinger*, j'exauçais leurs vœux...

J'entrai dans le bureau de Danny, où ces messieurs étaient réunis, et je fus pris à la gorge par la fumée acre et puante qui emplissait la pièce — signe que leurs délibérations avaient été longues et difficiles. C'était très inquiétant. Je m'assis et j'attendis, épiait ces quatre faces bougonnes qui tiraient d'un air préoccupé sur leurs cigares. Danny entra immédiatement dans le vif du sujet :

— Allons-y, messieurs, on n'a pas toute la journée. Bon, voilà, Maurice. Nous avons estimé nécessaire de prendre conseil au sujet de ce livre, là, *President Kissinger*, et je regrette de te dire que, sur l'avis de notre avocat, nous avons décidé de ne pas le distribuer. Bien sûr, tu peux le faire distribuer ailleurs, si tu veux.

— Mais c'est impossible ! Vous m'avez commandé cent mille exemplaires, ils sont imprimés, c'est trop tard !

— Ce livre est pornographique, enfin, il est dangereux, c'est l'opinion de l'avocat : nous avons le droit de refuser de le distribuer. Un point c'est tout, conclut Danny.

Et il ajouta :

— Laisse-moi te dire ceci : si tu fais des histoires au sujet de ce maudit bouquin, nous suspendrons l'ensemble du contrat. Comme ça tu pourras en faire des papillotes, de Freeway Press. Si tu veux que nous continuions de distribuer ta production et

de payer les factures des imprimeurs, eh bien, il faudra nous donner une décharge annulant notre commande pour *President Kissinger*. C'est clair ?

— Voyons, Maurice, intervint John sur le ton de la pondération et de la bienveillance, en balayant l'espace de son cigare, il faut voir les choses en face. Henry Kissinger, aujourd'hui, c'est un homme très important dans le pays, tu le sais bien. On ne peut pas inventer des histoires sur son compte comme tu l'as fait, des histoires à dormir debout...

— Quoi ? criai-je. Qu'est-ce que tu me racontes, John ? Qu'est-ce que vous avez tous les quatre ?... Il y a à peine quinze jours vous trouviez l'idée du livre géniale, on allait en vendre des millions d'exemplaires, et vous me demandiez même d'y ajouter toute sorte de cochonneries ! Ah mais, ça ne va pas se passer comme ça !

— C'est ce qui te trompe, reprit Danny. Si tu nous embêtes une minute de plus, c'est fini, Freeway Press. Crac. Compris ?

— Et qui va payer l'imprimeur pour ces cent mille bouquins ? Ça représente quinze mille dollars, et vous savez très bien que je n'en ai pas le premier sou, que...

— Demande à Kissinger, suggéra Sid, la mine narquoise.

— Ce n'est pas tout, reprit Danny, brandissant son cigare. Ces cent mille *President Kissinger* ont bien été imprimés avec le monogramme de Kable sur la couverture, hein, Maurice ?

— Bien sûr. C'est le contrat...

— Puisque Kable ne distribue pas les bouquins, pas question d'en laisser vendre un seul avec le monogramme de Kable sur la couverture, hein ? Pas un seul. Si tu veux les vendre, tes satanés bouquins, tu devras changer la couverture. O.K. ?

— Danny... implorai-je, faiblement.

— De toute manière, précisa-t-il, notre avocat a déjà mis en garde l'imprimeur. Nous avons son engagement de ne rien laisser sortir de chez lui qui porte notre monogramme. Alors, hein, fais ce que tu veux.

J'étais anéanti. Ils se levèrent en faisant des bruits de chaise, et, dans mon hébétude, j'enregistrai encore la péroraision de Danny, qui disait en quittant la pièce : « Dans des situations comme ça, il faut savoir trancher, hein. Crac. La chirurgie, il n'y a que ça... »

Je voyais le quatuor dans l'antichambre, ces quatre *businessmen* imbus de leur sagesse supérieure, de leur importance, alors qu'ils pénétraient à la file, par ordre de préséance économique, Danny, John, Sid et Bob, dans les lavabos, prudents et sentencieux, le cigare à la main.

Je cherchai désespérément à intéresser un autre distributeur au sort de *President Kissinger*, mais en pure perte, car la décision de Kable donnait au livre un caractère suspect. Les journalistes eux-mêmes se désintéressaient de cette affaire, qui leur semblait trop touffue, trop complexe et inhabituelle pour leur public.

Carol était partie pour sauver son mariage et, dans les bureaux poussiéreux et dévastés, Ed, Humphrey et moi vivions les derniers jours de Pompéi. I.B.M. avait repris ses machines à écrire, I.T.T. son télex, Xerox sa machine à copier... Le propriétaire allait nous chasser, la compagnie du téléphone menaçait de suspendre le service, les fournisseurs voulaient nous mettre en faillite, et les auteurs, apparemment, se préparaient à m'étrangler.

La journée s'annonce chaude et lumineuse au-dessus de Washington Square. De mon balcon, je vois les ivrognes de la nuit trébucher et les prostitués mâles se diriger à petits pas pressés vers leurs foyers ; déjà les premiers *joggers* du matin, en short trop long et en chaussures de tennis, la fesse lourde, commencent leurs tours de piste réglementaires.

Je pèse pensivement sur mon fer à repasser. Mon costume passera-t-il la saison ? Je peux voir le soleil levant à travers le fond du pantalon... Lilla chantonne une ritournelle, assise à sa table, devant deux tas de bijoux. De temps à autre, elle marmotte : « Ah ! Je ne porterai plus jamais ce vieux machin-là. Ce que c'est démodé, vraiment », et elle jette soit un clip, soit un bracelet sur le tas qu'elle destine à la Provident Loan Society, une institution qui remplit un rôle capital, ces temps-ci, dans notre existence.

Demain on pourra envoyer un chèque au propriétaire, une avance aux avocats, et donner quelques dollars aux trois employés qui me restent, Ann, Ed et Humphrey, devenus filiformes depuis les restrictions. Les deux chattes de Lilla, Denise et Medio Moustachio, sont assises sagement sur la table, surveillant la grave opération à laquelle se livre leur maîtresse et dont dépend leur prochain repas... Elle a beau dire, Lilla tient à ses pendeloques, et je ne sais comment lui exprimer mes sentiments.

— Vraiment, Lilla, pourquoi fais-tu ça ?

— C'est l'amour, mon vieux, c'est l'amour...

L'amour, oui, l'amour c'est une chose formidable. Dommage qu'il ne puisse tout arranger. Aujourd'hui, je comparais pour la première fois devant le juge chargé de mon cas au service de l'Immigration. En raison de l'affaire de New Jersey, il est certain qu'il remettra sa décision à plus tard. Je sais que je n'ai rien de bon à attendre du magistrat qu'on m'a attribué, Ira Fieldsteel, chargé, il y a trois ans, du cas de John Lennon — un indésirable, accusé comme moi dans une affaire parfaitement grotesque de marijuana, et traîné de la sorte d'audience en audience. Le jeu est simple : il s'agit de faire durer la procédure indéfiniment, sous n'importe quel prétexte, jusqu'à ce que le candidat immigrant finisse par se dégoûter d'attendre ; dès qu'il a passé la frontière, sa demande est classée, la procédure annulée, et il faut tout recommencer, à partir de l'étranger. Dans mon cas, l'obtention d'un nouveau visa ou de papiers de résident dépendrait du State

Department... En d'autres termes, de mon ami Henry Kissinger.

Il y a trois ou quatre reporters dans la salle du tribunal. Harold et Gurock s'installent face à face et se jettent des regards furibonds. Le juge Fieldsteel a la mine d'un homme d'expérience, blasé. Pourtant mon cas semble l'intéresser. Il ouvre mon dossier et en tire une lettre que Henry Miller lui a adressée pour témoigner des services que j'ai rendus jadis à la littérature américaine. Le juge s'en moque, mais le proverbe en portugais qui orne le papier à lettres de Miller, attire son attention : « QUANDO MERDA TIVER VALOR, POBRE NASCE SEM CÚ. » (« Si la merde valait de l'argent, les pauvres naîtraient sans cul. »)

« Ha ha ha », fait le juge Fieldsteel.

Harold, provoqué par Gurock, répond bêtement par des insultes. C'est la pagaille. Comme il fallait s'y attendre, le juge remet sa décision : il attendra que l'affaire de drogue soit jugée à New Jersey — « dans un sens ou un autre », précise-t-il sur un ton entendu. Gurock se rengorge d'un air satisfait.

Il devient évident que Harold ne fait pas le poids et qu'il me faut un vrai spécialiste des affaires d'immigration. Harold semble fort soulagé par ma décision.

J'ai maintenant non pas un mais deux juristes puissants et retors pour affronter Gurock et

Fieldsteel : Jim, qui a fait sa Bar Mitzvah avec Gurock, et Lyle, un ancien du F.B.I. qui connaît la musique... Et pour l'affaire de New Jersey, j'ai mon vieux renard, qui fait faire son travail par une escouade de jeunes spadassins qu'il a dressés à son école ; il m'a détaché un type brillant et très drôle, Mike, qui a l'avantage d'être d'origine italienne, comme la plupart des juges de Newark. Tous les bijoux de Lilla sont au clou, de même que les diamants de sa sœur. Si nos avocats vivent bien, Lilla et moi mourons littéralement de faim.

A notre première réunion, je raconte à Jim et Lyle mon histoire avec Esther Conway, dont la police n'a évidemment jamais retrouvé la trace.

— Ha, dit Lyle, cette fille, bien sûr, est un agent de la C.I.A., elle a l'air de connaître son affaire. Le coup du rouleau de gros billets dans le sac à main, c'est classique.

— Pourquoi la C.I.A. ? Pourquoi pas le F.B.I. ?
Ma question l'amuse.

— Nous aurions bien voulu avoir des filles comme cette Esther, dans le temps, au F.B.I., mais le patron s'en méfiait comme de la peste. Pour la raison bien simple que le petit père Hoover n'aimait que les garçons. Paix à son âme, enfin... Mais pour ton affaire, la situation est claire, puisque la C.I.A. dépend du State Department, donc de Kissinger. C'est à eux de faire le boulot.

— Ah bon, dis-je. En effet, ça a l'air logique.

Chaque fois que je retourne à Newark, au cours de l'hiver, j'en ai le souffle coupé. Je ne peux m'habituer à tant de laideur. Je me pose sans cesse cette question : comment un cœur humain peut-il battre, dans un endroit semblable, pendant une vie entière ?

Le tribunal local est un théâtre voué à l'indigence, comme le Grand Guignol l'est au crime. Les juges et les gardes sont italiens, très *commedia dell'arte*. Il n'y a guère d'avocats, car les justiciables n'en ont pas les moyens. Sur un long banc, perpendiculaire aux travées, s'alignent les policiers qui ont procédé aux arrestations. Le public présente un camaïeu passant du caramel au chocolat, troué de quelques taches blanches — des clochards irlandais. Pour les amateurs de mélo, le spectacle est parfois sublime, souvent poignant. Le juge paternalise avec onction ; il objurgue, menace, sanctionne, hurle, insinue, ironise, cogne sur la table à grands coups de marteau, en réclamant le silence. Les querelles de voisinage sont monnaie courante : on voit alors les deux camps ennemis se reformer devant le tribunal, et les insultes mettent bientôt le feu aux poudres. En général, le juge appelle des renforts juste avant que les cris ne dégénèrent en bagarre, puis il distribue quelques petites peines de prison. On se rassied, on ouvre quelques bouteilles de Coca Cola, on donne la tétée aux nourrissons, tout rentre dans l'ordre.

J'ai du mal à comprendre la stratégie de Mike. C'est la quatrième fois qu'il demande au juge la remise de mon affaire, sous un prétexte quelconque,

et chaque fois je comparais devant un juge différent. Je finis par comprendre que nous cherchons « le bon juge ». C'est un jeu de patience. Un beau jour, Mike me prévient par téléphone que la prochaine audience sera la bonne. Il me recommande d'être à l'heure.

Une fois encore, je prends le train pour Newark. N'ayant pas de quoi payer le bus, je traverse la ville à pied dans le vent glacial d'automne, absorbant la fange des trottoirs par les trous de mes semelles. Quand j'arrive, la salle est déjà comble. Parmi les policiers assis en rang contre le mur, j'identifie la silhouette familière de John T. Apel, le jeune flic modèle. Depuis que son destin a été lié au mien par la grâce d'Esther Conway — qui semble elle-même sortie de ma vie pour toujours —, il doit revenir au tribunal à chaque remise du procès car il joue le témoin à charge.

Chose beaucoup plus inattendue, je vois deux messieurs importants qui s'affairent : l'un des deux, je n'en crois pas mes yeux, est William B. Gurock, le procureur en chef du service de l'Immigration. Que vient-il faire dans ce misérable tribunal de banlieue ? Mike lui-même en est tout ému. Il m'informe que le compagnon de Gurock est l'avocat principal du port de Newark. Un gros bonnet. Apparemment, dit Mike, c'est lui qui va jouer le rôle de procureur à mon procès. Cela devient extrêmement sérieux.

L'audience commence et le juge nous appelle aussitôt à la barre. Il y a bousculade. Le juge est un

petit homme chafouin, clignotant, au crâne orné d'une perruque beige qui semble sculptée dans du bois. Dans cette cour de justice où les avocats ne viennent que rarement perdre leur temps, et les procureurs jamais, cette soudaine affluence d'hommes de loi pleins de pompe et de morgue semble terroriser le petit juge italien qui a l'air d'un lapin cerné par deux meutes rivales de molosses. Dans mon camp, Mike et son assistant ; dans le camp adverse, l'avocat de Newark et Gurock — Gurock lui-même, qui tient à remplir la fonction de procureur associé.

C'est insensé ! Cet homme est devenu mon procureur personnel, un procureur à vie attaché à ma personne. Quel que soit le tribunal, et quelle que soit la cause, il vient toujours siéger à la droite du juge, pour me livrer à la vindicte de la société. *Le Procès* de Franz Kafka n'est rien auprès de celui que la justice américaine m'intente ! Avec *President Kissinger*, sans doute ai-je, une fois encore, attenté à la pudeur : à la pudeur politique, cette fois, à la pudeur institutionnelle. De Jules Moch à Kissinger, en passant par de Gaulle, Pompidou, Nixon et les autres, j'ai toujours été la brebis galeuse. On ne me pardonnera jamais mon insubordination.

Dieu merci, la salle soudain se calme et se tait, attentive, alors que Mike fait son discours, dénonçant l'intervention de la machine d'Etat fédérale dans les affaires intérieures du New Jersey. Il demande que Gurock soit exclu des délibérations. Pour le petit juge, c'est une épreuve intolérable : sa

perruque chasse à gauche, il la ramène vivement vers la droite, toussote, se tire le nez, puis il regarde Gurock en face et lui dit de s'en aller. Victoire ! C'est le plus beau jour de ma vie. Gurock semble au bord de l'attaque d'apoplexie, il ne comprend pas ce qui lui arrive ; mais finalement il cède et va piteusement s'installer dans la salle, entre une mégère ivre et un clochard crasseux, marmonnant entre ses dents des menaces terribles.

Deuxième acte. Mike explique posément au juge qu'il existe un dispositif rarement utilisé du code du New Jersey qui permet au juge de soumettre un drogué à un programme de réhabilitation, quand il s'agit d'une première infraction, sans prononcer de condamnation à son encontre. Si le juge accepte, je devrai faire six mois de probation et rendre visite une fois par semaine à un *probation officer* à Newark même, mais, après cette période, l'affaire sera définitivement terminée, et le juge Fieldsteel forcé de me donner ma carte de résident.

Le procureur de Newark réagit violemment, déclarant que je suis un individu dangereux, que ce serait une faiblesse impardonnable de m'accorder un tel avantage... Le petit juge cligne nerveusement de l'œil, ramène sa perruque à gauche. Il jette un regard timide à Mike, qui lui sourit d'un air affectueux et protecteur. Mike est sûr de lui, et il sait que son patron a le bras long. Le juge se calme et dit : « Bon, ça ne fait rien ces histoires, ce sera six mois de probation. »

Sauvé ! Pour un peu j'embrasserais Mike en plein

tribunal. J'envoie une pensée émue au vieux renard.
La journée a été chaude.

Nous sommes en novembre 1974 : en avril ou mai de l'année prochaine, le cauchemar sera fini. Certes, j'ai tout perdu, Freeway Press est virtuellement en faillite, mon crédit est mort, ma réputation d'éditeur ruinée — mais j'ai connu des épreuves au moins aussi terribles dans le passé, et je ne doute pas que je me relèverai une fois encore.

Le bureau survit. Le propriétaire a renoncé à réclamer ses loyers et il recule le moment de me chasser, car les affaires vont mal à New York et il sait bien qu'il ne pourra pas me remplacer. Pendant quelques mois, j'ai essayé d'organiser moi-même la distribution de *President Kissinger* : j'ai engagé la femme d'un ami, qui a une expérience indirecte de la vente, Beverly. Nous avons obtenu beaucoup de commandes, expédié les livres... mais personne ne paie. Il est notoire que les jours de Freeway Press sont comptés : pourquoi donner du bon argent à un créancier en perdition ? Ce serait contraire à tous les principes. Je ne peux même pas payer le salaire de Beverly, ma directrice des ventes.

A cette époque je reçus une pile de publications « scientologistes » qu'un ami m'avait envoyées pour mon édification ; je cherchais à comprendre la mentalité des gens qui m'avaient si bien empoisonné l'existence. Tout ce système était l'œuvre d'un maniaque extraordinaire, d'un homme qui avait réussi à conformer un large secteur de la réalité humaine à ses propres cauchemars d'enfance... Les erreurs, les obsessions inhérentes à ce système, de même que la soif insensée de pouvoir personnel, L. Ron Hubbard avait réussi à les projeter dans le vide de centaines de milliers d'âmes qui en avaient fait leur vérité.

Lilla piqua avec une moue dégoûtée une brochure au hasard dans le tas qui gisait sur le sol et se mit à la lire, le sourcil froncé.

— Ça alors ! dit-elle en me la tendant. Regarde-moi ça !

— Quoi, ça ? C'est la tête de Ron...

— Non, voyons, lis, à côté, la liste des nouvelles promotions... Sous la rubrique HUBBARD QUALIFIED SCIENTOLOGIST... ?

— Carol ? Carol Sherman ?

— Elle-même. — dit Lilla, qui avait émis depuis longtemps des soupçons au sujet de Carol, ce dont je m'indignais. — Et, quelques lignes plus bas, tu trouveras le nom de son mari, que nous n'avons jamais vu, dans la catégorie INTEGRITY PROCESSING : Charlie Sherman !

La petite Carol ! La perle rare ! Pendant un an, elle m'avait espionné, surveillé, étudié. Elle était

devenue une amie, dont la foi et la gaieté étaient un réconfort à chaque instant. Ces heures supplémentaires qu'elle faisait le soir, c'était pour accomplir sa besogne de corbeau confortablement : elle pouvait utiliser la machine à copier pour reproduire ses lettres anonymes, consulter mes carnets d'adresses pour harceler mes amis. Comme elle avait bien su jouer l'idiote ! Avec une cervelle pareille, elle devait réussir dans la vie !

— Non, intervint Lilla. Si elle était tellement maligne, elle ne se serait pas fait engager par Freeway Press sous son vrai nom.

— En tout cas, maintenant je possède une preuve matérielle. Dis donc, c'est extraordinaire ! Carol m'a mis dans les pattes d'Esther... ce qui montre que la C.I.A. ne dédaigne pas de travailler avec les scientologistes pour certains boulots ! C'est normal, d'ailleurs. Ron et Henry, la scientologie et le State Department, finalement, c'est la même mythologie.

La fin de 1974 est une longue agonie. En février, Freeway Press ferme boutique ; en me mettant à la porte, l'huissier du propriétaire me serre la main et me souhaite chaleureusement bonne chance. Le même jour nous abandonnons notre appartement de Washington Square : des amis nous hébergent provisoirement à SoHo (SoHo = South of Houston Street). C'est l'ancien centre commercial de la ville,

datant de la révolution industrielle, et constitué de vastes hangars sur lesquels on a collé des façades à fenêtres pour donner l'illusion de maisons bourgeois. Les larges espaces et les bas loyers ont commencé d'attirer les artistes, et la cité abandonnée qui dormait depuis un demi-siècle en plein cœur de Manhattan se remet à vivre peu à peu, dans un style bien différent de ce qu'il fut dans le temps.

C'est un lieu étrange, en vérité, un *no man's land* si pauvre et si dénué de tout que même la pègre de Bowery évite de s'y aventurer. Ma rue traverse successivement Little Italy, Chinatown et le ghetto ; mais City Hall n'est pas loin au sud, et un peu plus loin siègent les cours de justice et le centre financier du monde occidental, sauf erreur. Le seul clochard aperçu sur les trottoirs voisins, entre les rues Green et Mercer, jonchées de tas d'ordures, c'est mon ami Greg. Greg est le nom que je lui ai donné. Greg est le premier chat clochard que j'aie jamais rencontré, un chat qui a abandonné tout honneur au point de ne jamais se laver. Son pelage blanc et roux est maculé de crasse ; dissimulé dans l'ombre, sous des épaves de guimbardes abandonnées, il guette l'univers hostile de son œil de réprouvé, vert, cerclé de rouge. Greg, lui dis-je au passage, tu as tort de te négliger, tu aggraves ton cas.

Ce n'est pas moi qui commettrais une pareille erreur. Chaque fois que j'ai à comparaître devant le juge Fieldsteel, je repasse soigneusement mon costume, que je ne porte plus que pour ces occasions solennelles.

En juin 1975, mes six mois de probation ayant été purgés, je crois que le juge va me donner ma carte de résident et que je pourrai enfin retrouver ma liberté de mouvement. C'est donc avec une terrible excitation que nous préparons l'ultime visite au service de l'Immigration. Le juge a l'air de bonne humeur et la mine renfrognée de Gurock est trop habituelle pour être inquiétante. Il reste un problème technique, dit Fieldsteel. La procédure veut que ma femme garantisse qu'elle a les moyens de subvenir aux besoins de son époux étranger, en cas de nécessité, nous explique-t-il. Peut-elle indiquer à la cour quelles sont ses ressources ?

Lilla a l'air indigné. Je vois se préparer un nouveau dialogue de sourds et je ne peux rien faire pour l'empêcher. Lilla a été élevée dans les meilleurs principes d'économie de la Nouvelle-Angleterre, qui sont fortement teintés de puritanisme traditionnel. Elle s'estime riche parce qu'elle reçoit une rente de six cents dollars par mois, et elle le déclare fièrement à Fieldsteel.

Gurock ouvre des yeux comme des soucoupes. Fieldsteel reste muet. Jim Orlow, notre avocat, sursaute comme si une bête l'avait mordu sous la table. Six cents dollars ! Je devine la question qui se forme dans la boîte crânienne de Fieldsteel : comment peuvent-ils payer les avocats avec si peu d'argent ? Gurock pense : il l'oblige à mentir. Et Jim se dit : elle aurait dû mentir, dire trois mille dollars — maintenant tout est à recommencer.

Le juge demande des explications, des preuves

matérielles, des copies de déclarations d'impôts, et remet sa réponse à plus tard. Je suis tellement déprimé que j'essaie d'expliquer à Fieldsteel le côté humain de l'affaire. J'ai la faiblesse insigne de lui dire que je voudrais bien revoir une dernière fois ma vieille mère. Par cet argument idiot, j'espère allumer une maigre flamme de compassion chez ce juge cynique.

« Ah ! explose le juge Fieldsteel. Ah, ça alors ! Mister Girodias nous parle de sa vieille maman ! Mais si elle vous manque, votre vieille maman, me dit-il exaspéré, nul ne vous empêche de retourner la voir. C'est votre pays, après tout, hein ? »

Il est indigné qu'un triste individu dans mon genre ose évoquer sa vieille mère.

Jim Orlow expose au juge tout ce qu'on peut révéler publiquement des origines de l'affaire. Trois ans de persécutions par les scientologistes. Un an d'espionnage par Carol Sherman. La lettre anonyme adressée à Kissinger, après des milliers d'autres destinées à assurer ma destruction définitive. La machination d'Esther Conway — que la police ne s'est même pas donné la peine de rechercher. La dérobade du distributeur. La chute de Freeway Press... Le tableau est impressionnant : le juge écoute, il boit du petit lait. « Bon travail », semble-t-il se dire.

Nous passons l'été de 1975 dans une maison de campagne prêtée par des amis, dans le New Hampshire. Survivre est notre seul projet. J'écris — une occupation qui ne coûte que le prix d'un peu de papier. Lilla essaie de rattraper les retards que ses études de médecine ont subis du fait de nos tribulations. Notre budget pour cinq semaines est de trente-cinq dollars. Il est vrai que nous bénéficiions de la riche nature environnante, et que la nourriture des chattes coûte plus cher que la nôtre.

A l'automne, nous retournons à New York pour une nouvelle séance chez Fieldsteel : la cinquième ou la sixième depuis le début. Gurock a une question à poser :

— N'est-il pas vrai que vous avez été condamné à de nombreuses reprises par les tribunaux français pour... *pour obscénité* ?

J'explique :

— Oui, pour ce qu'on appelle techniquement « outrage aux bonnes mœurs par la voie du livre ». Pour avoir publié en anglais, à Paris, des livres que mes juges français ne pouvaient pas lire, et qui sont aujourd'hui publiés librement dans ce pays... Enfin, dis-je, en me tournant vers Fieldsteel, mon histoire est connue ! Je n'ai certainement pas à rougir d'avoir publié des écrivains comme Henry Miller, Samuel Beckett... D'ailleurs ces condamnations datent de vingt ans, elles ont toutes été amnistierées depuis longtemps.

— Prouvez-le.

Gurock ressemble à Dracula cherchant la jugulaire. L'expression de Fieldsteel n'est pas plus rassurante.

Après six mois passés à rechercher de vieux articles de journaux des années 1950, après que mes avocats de Paris ont expliqué à Fieldsteel le mécanisme de l'amnistie, celui-ci déclare qu'il n'a pas à tenir compte d'une amnistie prononcée par un gouvernement étranger.

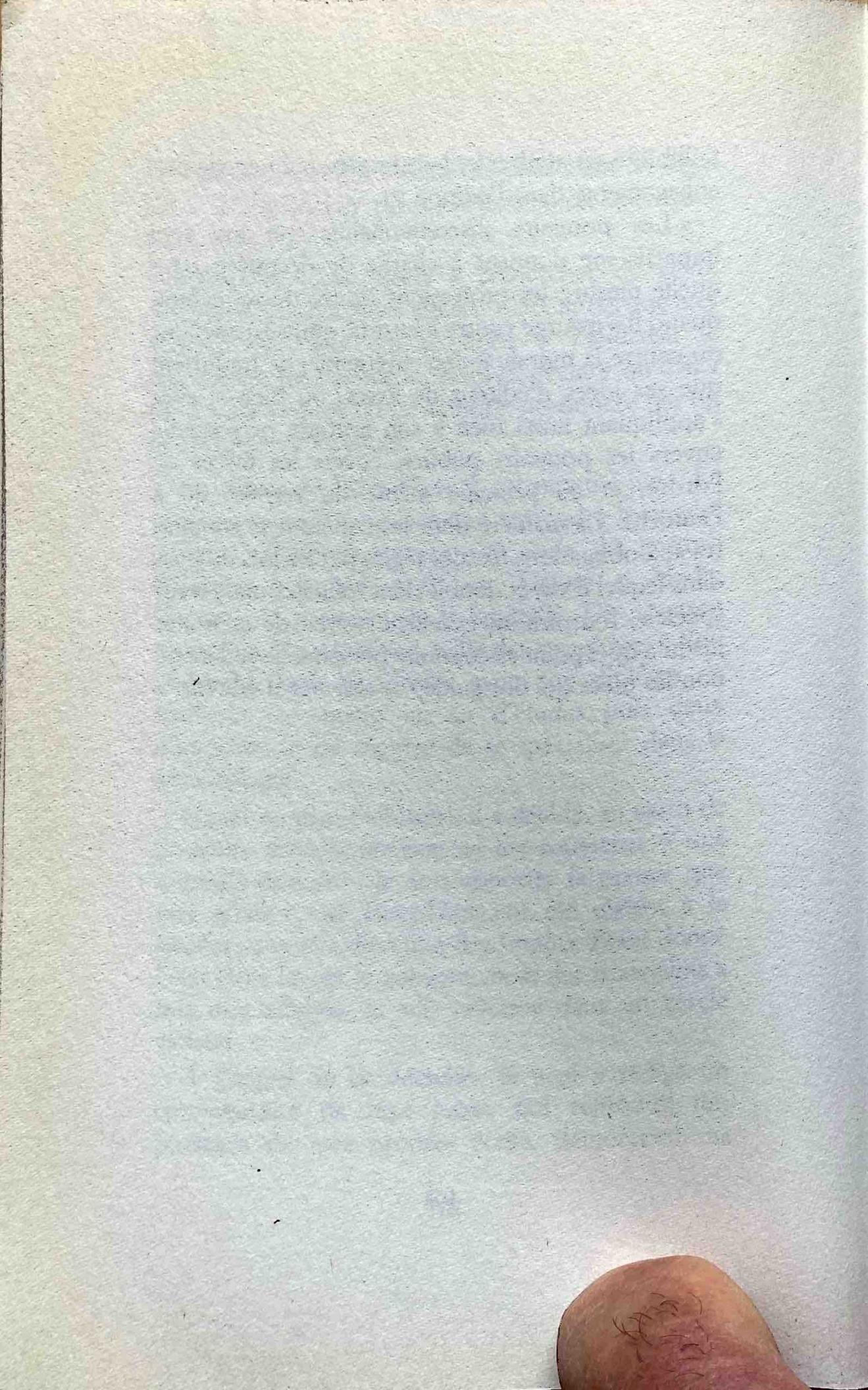
Au début de 1976, Gurock est nommé juge. Le procureur qui le remplace doit reprendre le dossier depuis le début : encore six mois de perdus. Kissinger n'est pas président. Denise et Medio Moustachio prennent de la bouteille. Un nouveau venu, Sun Myung Moon, taille des croupières à Ron Hubbard. Lilla va bientôt avoir son diplôme de médecin — encore un an d'études puis deux d'internat. Je lui suggère de se spécialiser dans la gérontologie...

Quant au juge Fieldsteel, il a décidé, en vertu de pouvoirs discrétionnaires, de me soumettre à une nouvelle épreuve : je dois apporter la preuve que mes affaires aux Etats-Unis ont été réglées à la satisfaction de la direction des Impôts. Etant donné l'état dans lequel le gouvernement des Etats-Unis a mis mes affaires, je suis enfermé dans un cercle vicieux.

A l'appui de sa décision, le juge a rédigé un commentaire de sept pages qui reproduit des passages de mes propres écrits, démontrant ma

faillibilité en affaires et le caractère militant de mes engagements dans l'édition :

« Les pouvoirs discrétionnaires qui me sont impartis me donnent à charge de découvrir dans quelle mesure les professions de foi du requérant, quand il s'insurge contre l'autorité gouvernementale ou contre la morale judéo-chrétienne, ne traduisent que ses idées d'éditeur de livres, ou bien si elles s'appliquent aussi bien à son attitude personnelle envers les pouvoirs publics, envers les forces de l'ordre, et au principe même du respect dû à l'autorité. La manière dont le requérant se soumettra aux obligations fiscales régies par les lois du pays dans lequel il vit, et dont il vient solliciter une faveur spéciale, fournira un excellent moyen de constater jusqu'à quel point sa conduite personnelle reflète ou non les idées qui ont guidé ses activités d'éditeur. »



Cette étrange histoire se passait au xx^e siècle, dans le pays de Jefferson, de Thoreau, d'Emerson. Une terre colonisée par les réfugiés, les persécutés, les coureurs d'aventures, les déracinés. Une nation qui tire orgueil de lutter depuis deux siècles pour la liberté universelle.

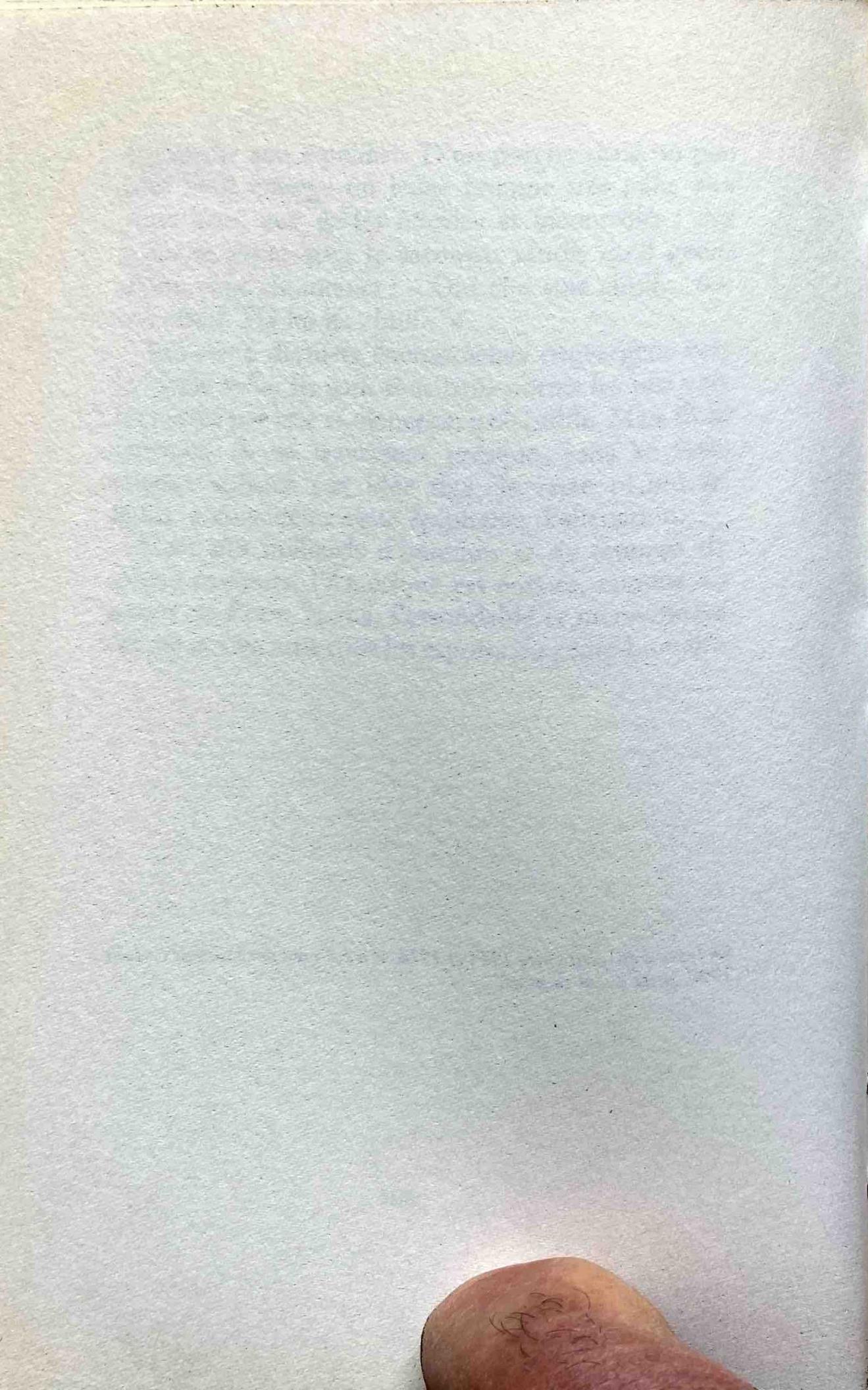
Désesparé, je parcours les rues basses de la ville. Je suis parvenu au terme de ma course, vidé, épuisé. Au coin de Center Street se dresse le vieux palais rococo de la police, aujourd'hui abandonné, mais qui témoigne encore de cette passion respectueuse pour l'autorité dont on me reproche d'être dépourvu. Non loin de là, une vieille femme style folle de Chaillot s'est installée parmi les ordures du trottoir, entourée de baluchons, et elle déclame, théâtrale et incompréhensible, avec de grands gestes de ses bras squameux chargés de verroterie, un long fume-cigarette brandi au bout d'une main crochue. Un humanoïde à tête de gargouille et affligé de pieds d'une longueur démesurée surgit comme un obus du coin de Howard Street. Il avance par bonds, séparés chaque fois d'un temps d'arrêt pour

reprendre son équilibre. D'un porche situé un peu plus haut émerge un jeune homme très pâle, aux yeux fous, aux gestes fébriles et incontrôlés ; des spasmes grotesques le secouent tandis qu'il gémit d'une voix chuintante : « Oui che suis chuif... oui oui chuif. Ha ha ha chuif... »

Les deux derniers énergumènes convergent vers la vieille folle. Ils sont tous trois portés les uns vers les autres par une conjonction irrésistible. Mais ils se croisent, ils se traversent presque, sans se voir, chacun suivant son idée fixe. Je reste planté là, ahuri, à considérer cette épiphanie d'aliénation.

Pour des milliards d'hommes et de femmes de toutes couleurs, l'Amérique est encore, comme au temps de Franz Kafka, l'insondable et merveilleuse utopie qui incarne tous les espoirs du genre humain.

Ce texte a été écrit entre 1974 et 1976. Il a été revu par l'auteur en juin 1990, juste avant sa mort.



**ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN SEPTEMBRE 1990
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SZIKRA
90200 GIROMAGNY**

I.S.B.N. : 2-7291-0573-5

L'Amérique : je propose de la lire dans Kafka, bien sûr (livre de chevet de Girodias), mais surtout dans le règlement de comptes inouï de *Lolita* et, maintenant, dans *L'Affaire Kissinger*. Un des pseudonymes de Kissinger pourrait être Bush, par exemple, et de toutes façons nous ne quittons pas, comme décor, les services secrets occidentaux ou soviétiques, la folie islamique, ou la folie tout court, comme vous voudrez. La subversion, ici, n'est donc plus « pornographique » (cette petite histoire est réglée), mais elle touche ce phénomène omniprésent que Girodias appelle « la pudeur institutionnelle ». Il faudrait dire : le nerf de la mise en scène généralisée. *President Kissinger*, le livre impossible dont il est question dans ce récit, va précipiter son éditeur dans la déchéance totale, et voilà bien le sujet de notre temps, à New York. Un « grand-père » (Girodias) obligé soudain de se marier avec une Américaine pour retarder son expulsion par les services de l'Immigration (très actuelle, cette affaire d'immigration). Un mariage ? Oui, mais avec un adjoint au maire militant homosexuel, « tant qu'il n'opérait pas en travesti, l'honneur était sauf ». Personnages principaux : les flics, les juges, les avocats, et puis, de nouveau, les avocats, les flics, les juges.

Procès, prison, caution, vulgarité policière, juges, avocats, procès, argent, juges, avocats, argent, argent. « Alors, il paraît que vous voulez publier un livre ? » Scientologie, espions, police, dollars : quelle civilisation merveilleuse ! Comme elle méritera bien qu'on meure un jour pour elle à Money City !

Laideur de Newark, désespoir des interrogatoires, pauvreté des pauvres, comme toujours. Girodias raconte que le papier à lettres d'Henry Miller était orné d'un proverbe brésilien qu'un des juges a été obligé de lire lorsque Miller a envoyé une lettre défendant son ancien éditeur des temps héroïques : « Si la merde valait de l'argent, les pauvres naîtraient sans cul. »

Quelle force de vision dans ce roman vrai, cinglant, drôle, prophétique ! Il va être immédiatement un best-seller, c'est sûr, et se vendre bien davantage, je ne sais pas, moi, que *Le Pendule de Foucault...*

Non ?

PHILIPPE SOLLERS



9 782729 105730